

ILS PARCOURURENT
L'EUROPE

CLAUDE BOUHERET

ILS PARCOURURENT
L'EUROPE

Voyages d'écrivains et d'artistes
1780-1880

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

© 2018, Les Éditions Noir sur Blanc

ISBN : 978-2-88250-535-4

« Il nous faudrait des topographes qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été. »

MONTAIGNE

« Le voyageur est encore ce qui importe le plus dans un voyage. »

ANDRÉ SUARÈS

*Pour Jean-François Solnon
Pour Isabelle Schaller*

« Ceux qui n'ont jamais quitté leur département, ni étudié l'histoire et la géographie ont souvent des idées extraordinaires sur les différents pays d'Europe ; on prend des accidents pour les mœurs habituelles, des aventures rares pour l'état permanent de telle ou telle contrée, et ces préjugés une fois mis en circulation s'enracinent dans les esprits peu cultivés et se perpétuent par tradition. Ainsi, quand vous revenez d'Italie, on vous demande combien de fois vous avez été attaqué par des brigands? – “Vous avez été en Allemagne, me disait un monsieur, c'est un pays où l'on s'occupe de philosophie et où l'on fume!” On ne peut pas aller en Suisse sans entendre le “ranz-des-vaches”, et se trouver à deux pas de la mort au milieu des glaciers; en Espagne, ce sont les éternelles sérénades et les “toréadors” éventrés par les taureaux sous nos yeux; en Angleterre jamais de soleil, en Pologne la neige perpétuelle, en Corse la “vendetta” accompagnée d'un certain nombre de coups de fusil et de stilet. »

CONSTANTIN GASZYNSKI, 1839



Léopold Robert, *Deux jeunes Napolitaines*, 1833.

Avant-propos

Qui n'a pas un jour, dans un musée, été attiré par un petit tableau montrant des voyageurs peinant à gravir des routes de haute montagne ou s'apprêtant à franchir un effrayant précipice ?

Qui n'a pas été étonné de découvrir, non loin de là, une toile peignant le Vésuve crachant des flammes, admiré des premiers touristes à la fin du XVIII^e siècle ou rêvé par de jeunes Anglais avant leur départ pour l'Italie ?

Devant ces représentations de lieux inhabituels et souvent spectaculaires, le visiteur d'aujourd'hui s'interroge sur les motivations des voyageurs d'hier. Quelles étaient leurs relations avec l'espace et le temps lorsqu'ils se lançaient sur les chemins du monde et de la mémoire ?

Le Moyen Âge n'ignorait pas les voyages. Marchands, étudiants, érudits, pèlerins, religieux, diplomates et militaires parcouraient déjà l'Europe en tous sens. À partir de la Renaissance, des écrivains et des artistes se mirent en route à leur tour. On se souvient des périples d'Érasme en Angleterre et de Montaigne en Italie, du voyage de Descartes en Suède, de ceux de Voltaire à Berlin et de Diderot à Saint-Pétersbourg. Et chacun garde en mémoire les tournées des compositeurs allemands et autrichiens qui, tels Gluck, Haydn et Mozart, à

la suite de Haendel, se déplacèrent, à l'époque des Lumières, de capitale en capitale.

Au temps du romantisme et pendant les décennies qui suivirent (1780-1880), gens de lettres, peintres et musiciens, qu'ils aient été à la recherche de soi ou désireux de découvrir l'autre, inventèrent de nouvelles destinations et firent le récit de leur frénésie de pérégrinations à travers l'Europe.

Que cherchaient ces nouveaux voyageurs à une époque où passer les frontières et franchir des montagnes demandaient tant d'efforts, de temps et d'argent? La vie des créateurs et leurs errances, matière de leurs écrits et de leurs œuvres, offrent des réponses.

À la fin du XVIII^e siècle, le *Grand Tour*, qui fut l'invention d'une manière personnelle de voyager et mit Rome et Pompéi – récemment fouillée – au centre de la carte de l'Europe culturelle, incita écrivains et artistes à redécouvrir avec Goethe les merveilles de l'Antiquité, les splendeurs de l'art italien et la lumière des pays du Sud. Voyager vers des destinations nouvelles devint alors, durant le premier XIX^e siècle, le moyen le plus raffiné de se connaître, comme il suscita de nouvelles façons d'écrire, de composer ou de peindre.

Ainsi, des femmes de lettres découvrirent dans le voyage la possibilité d'échapper à leur condition sociale et de mener une vie libre et aventureuse. Les carnets, souvenirs et correspondances de ces aristocrates anglaises, russes, allemandes et françaises, sont les précieux témoignages de leur géographie personnelle.

Des écrivains aussi divers que Custine, Nietzsche ou Andersen, et des compositeurs aussi différents que Wagner et Tchaïkovski cherchèrent dans le voyage le moyen de surmonter leurs difficultés personnelles, et firent de leurs incessants déplacements le cœur de leur inspiration créatrice.

D'autres encore, comme Potocki, Gautier, Lamartine ou Dumas, *reporters* avant l'heure et vrais professionnels de l'écriture, franchirent allègrement les frontières et arpenterent les routes de l'Espagne, les ports du Proche-Orient ou les provinces reculées des Balkans et de la Russie, rapportant de leurs expéditions de passionnantes relations, au moment où des musiciens itinérants comme Mendelssohn, Liszt et Berlioz,

traversaient le continent et se faisaient applaudir dans les cours européennes.

En des temps marqués par de nombreuses guerres et de violentes insurrections, certains artistes et écrivains durent aussi prendre les chemins de l'exil. Ce fut le cas de Mme Vigée-Lebrun fuyant la Révolution française ou de Germaine de Staël traversant l'Europe pour échapper à la police napoléonienne. On vit également des poètes polonais, comme Mickiewicz, abandonner leur pays occupé pour se rendre à Paris, et plusieurs *intellectuels* russes, – Herzen ou Bakounine –, chassés par le régime tsariste, finirent par trouver refuge en Suisse.

Quelques poètes et romanciers plus chanceux s'exilèrent librement et découvrirent des sites qui stimulèrent leur imaginaire, liant certaines de leurs œuvres à un pays, comme Byron à l'Albanie, ou à des villes dans lesquelles ils vécurent : Stendhal et Milan, Gogol et Rome, Dostoïevski et Baden, Tourgueniev et Paris, Ibsen et Naples, James et Florence.

S'il est vrai que maints voyageurs recherchaient des endroits de charme pour travailler, d'autres fréquentaient des résidences où rencontrer les grands de ce monde et solliciter leur appui. Ainsi, de Weimar à Baden, de Karlsbad à Darmstadt, des lacs suisses et italiens aux îles de la baie de Naples, les gens de lettres, peintres et musiciens, participèrent au rayonnement de ces lieux culturels que l'intelligentsia continentale et américaine adopta à son tour.

Ce livre décrit cette géographie nouvelle et se penche sur son rôle dans l'histoire de la création littéraire et artistique européenne jusqu'au moment de l'inauguration du canal de Suez (1869) et de l'ouverture du festival de Bayreuth (1876). Ainsi naquirent des manières de voyager qui sont à l'origine du tourisme moderne.

Jamais la nécessité du voyage n'aura été aussi présente que dans la vie de celles et de ceux qui auraient pu déclamer avec Walt Whitman¹ :

« Ah ! Soleil, lune et étoiles ! Sirius et Jupiter !
Jusqu'à vous voyager ! »



Arrivée de la malle-poste à Cetinje, Monténégro, 1890.

Le *Grand Tour*

Inventé par l'aristocratie anglaise, le *Grand Tour* ou *voyage en Italie* fut au XVIII^e siècle, de la fin de la guerre de Sept Ans (1763) et jusqu'à la Révolution française, un phénomène culturel inégalé. Il toucha l'ensemble de la société cultivée des pays du nord de l'Europe, en premier lieu l'Angleterre, mais aussi l'Allemagne, la Suède, le Danemark et jusqu'à la Pologne et la Russie.

Ce « roman du Grand Tour », comme l'a si judicieusement désigné Attilio Brilli, fut généralement vécu par ses acteurs comme une aventure initiatique et un apprentissage au sens goethéen du terme qui pouvait durer des mois et parfois des années. « Couronnement d'une bonne éducation », voyage de formation, il offrait aux jeunes squires¹ l'expérience de la diversité des cultures et des langues. « Métaphore du voyage de la vie », comme l'écrivait Chesterton, il empruntait des chemins qui se rejoignaient à Rome – qu'il convenait d'avoir visitée pour accéder à la beauté telle que la théorisait Winckelmann².

L'attrait de villes aux richesses artistiques incomparables et la passion pour les antiquités gréco-romaines contribuèrent à cette migration originale qui mit sur les routes non seulement de jeunes Anglais bien nés, mais une pléiade de peintres, sculpteurs, graveurs, dessinateurs, architectes, écrivains et érudits

qui souhaitaient donner un sens à leur vie et à leur œuvre par la fréquentation des hauts lieux de l'Antiquité et la découverte de paysages pittoresques ou sublimes. Grâce à ces *grandtourists* venus du Nord, Rome fut durant plus d'un siècle la ville des rencontres obligées de la société cultivée de l'Europe entière, et l'Italie une des plus spectaculaires sources d'inspiration artistique et littéraire de l'époque néoclassique.

Le *Grand Tour* demandait une minutieuse préparation. En effet, il fallait se procurer passeports et visas, se munir de lettres de change ou de crédit et acquérir un bagage pouvant convenir à un périple long et parfois difficile. De plus, le voyageur devait connaître les moyens de locomotion (chevaux de selle, voitures privées ou de louage, cabriolets, malles-poste plus ou moins confortables), s'assurer de la sécurité des auberges et de celle des routes. On redoutait alors les contrebandiers et les brigands, et avec eux le franchissement des Alpes, « rite de passage, et épreuve à subir avant d'accéder à la terre promise³ » dont les dangers, pour une part réels, étaient largement fantasmés.

Ces voyages, qui échappaient à toute motivation religieuse, diplomatique ou militaire mais répondaient à un désir d'éducation et de culture, donnèrent naissance à un nouveau type de migrant temporaire, le *tourist*, souvent envié, parfois moqué, que Laurence Sterne égratigna avec humour dans son célèbre *Sentimental Journey* publié en 1768.

Pour les Anglais, le *Grand Tour* suivait un chemin qui commençait généralement au port de Calais, se poursuivait en direction de Chambéry via Paris et Lyon, avec une variante par Genève, et traversait les Alpes au Mont-Cenis ou au Grand Saint-Bernard pour ceux qui gagnaient Turin, et au Simplon pour les voyageurs qui se rendaient à Milan : cols élevés que l'on franchissait à dos de mulets pour les hommes ou par porteurs et en traîneaux pour les dames. Les Allemands et les Scandinaves prenaient la route du Saint-Gothard ou celle du Brenner avant de redescendre vers les lacs italiens, Bellagio, Côme et Venise. Les voyageurs qui craignaient les désagréments de la haute montagne avaient un autre parcours de prédilection : il les conduisait via la vallée du Rhône à Marseille, puis à Nice. Là, ils prenaient le bateau pour Gênes, Livourne ou Civitavecchia – le port de Rome – avant de continuer vers

Naples et parfois par mer en direction de Palerme, comme le fit Goethe.



J.M.W. Turner, *Pluie, Vapeur et Vitesse –
Le Grand Chemin de Fer de l'Ouest*, 1844.

Émerveillés par les lieux visités, les *grandtourists* décrivaient leurs pérégrinations, leurs rencontres et leurs aventures. Mais ce sont les femmes qui furent les plus douées pour raconter et illustrer leurs périples, notamment les Anglaises, indépendantes et argentées, comme Lady Montagu, Lady Morgan, Lady Blessington ou Miss Batty⁴. L'arrivée dans Venise, Florence, «le bijou du *Grand Tour*⁵», Rome et Naples, était pour ces dames le moment privilégié du voyage qui leur révélait, avec la beauté des sites et des monuments, des mondes d'émotions et de sensations nouvelles, souvent grisantes, qu'elles découvraient en compagnie de leur guide, séduisant cicérone, *sightsman* ou *mostratore* des *mirabilia Urbis Romae* ou des *antiquae Urbis splendor*.

Pour les membres de cette nouvelle confrérie du *grandtourisme*, dans laquelle se croisaient ou se rencontraient artistes,

cavalieri et autres mylords parfois accompagnés de leur tuteur et de leurs domestiques, il convenait de se faire portraiturer devant des ruines antiques ou d'acheter des tableaux qui représentaient le forum romain, le temple de la Sibylle, les jardins de la Villa d'Este à Tivoli, les monts Albains ou la baie de Naples. Ces *vedute*, grandes ou petites, devenues les souvenirs obligés du voyage en Italie, sont toujours accrochées dans les antichambres et les vestibules des riches demeures de Londres et de Copenhague où elles pérennisent le souvenir du *Grand Tour*⁶. Cette double mode picturale fit la fortune de peintres étrangers résidant à Rome ou à Naples, comme Angelica Kauffmann, Johann Heinrich Wilhelm Tischbein et Philipp Hackert, et celle d'artistes italiens réputés comme Pompeo Batoni ou Pannini qui peignirent les monuments et les sites italiens pour les collections et le plaisir des visiteurs venus du Nord.

Parmi ceux qui firent le voyage de Rome et y séjournèrent longuement, les Anglais furent les plus nombreux. Des écrivains connus, Horace Walpole, Adam Smith, John Locke, Thomas Hobbes, Laurence Sterne, des peintres renommés, Lawrence, Reynolds, Romney, et Turner, et des architectes comme Richard Boyle et Robert Adam fréquentaient le quartier de la piazza di Spagna et le *caffè degli Inglesi* qu'avait décoré Piranese. De leur côté, les Allemands et les Suisses se retrouvaient au célèbre *caffè Greco*. Des peintres paysagistes ou religieux, Füger, Füseli, Koch, Mengs, Overbeck, Schadow et Léopold Robert, des architectes épris de palladianisme, Klenze et Schinkel, des écrivains et des érudits parmi les plus célèbres du temps, Humboldt, Winckelmann, Goethe, Herder et Heine s'y croisaient. Quant aux Scandinaves, ils ne furent pas en reste. Leurs peintres Abildgaard et Købke, ainsi que leurs sculpteurs Sergel et Thorvaldsen avaient leurs habitudes à l'*albergo La Gonsola* que fréquentaient de jolies danseuses.

Enfin, la mode du *Grand Tour* toucha également les cours européennes. C'est ainsi que l'empereur Joseph II d'Autriche, le tsarévitch Paul de Russie, la duchesse Anna Amalia de Saxe Weimar et le prince héritier Louis de Bavière se rendirent incognito à Rome pour découvrir la « capitale du monde », s'initier à la culture antique, y rencontrer des peintres et des sculpteurs et enrichir leurs collections particulières⁷.

Ces aristocrates, écrivains et artistes du *Grand Tour* firent de Rome et de l'Italie à la fin du XVIII^e siècle le miroir de leurs œuvres. Ils rapportèrent en Angleterre, en Prusse, en Pologne et en Russie leur passion pour l'Antiquité, leur intérêt pour la peinture de la Renaissance, ainsi que pour l'architecture palladienne qui se répandit rapidement dans l'ensemble des pays du Nord.

«Pèlerinage laïc» aux intérêts et aux influences multiples, le *Grand Tour*, né d'un fantasme intellectuel et d'un profond désir d'ailleurs, s'est évanoui comme un phénomène de mode. Il avait failli disparaître pendant la période révolutionnaire et s'acheva avec les guerres napoléoniennes. En 1815, après le congrès de Vienne, les modifications apportées à la carte de l'Europe auraient pu lui redonner vie, mais l'époque avait changé et au *voyage en Italie* allaient se substituer des destinations plus lointaines et plus exotiques; l'invention du *voyage en Orient* n'était plus très loin.



Caspar David Friedrich,
Le Voyageur contemplant une mer de nuages, 1818.

VOYAGES D'ÉCRIVAINS
ET D'ARTISTES DE LANGUE
ALLEMANDE

Les voyages des écrivains et des artistes de langue allemande en Europe

« Le chemin le plus court vers soi-même
est celui qui conduit autour du monde. »

HERMANN GRAF VON KEYSERLING

Au XVIII^e siècle, originaires des royaumes, duchés, principautés et villes libres qui constituaient la mosaïque d'États allemands regroupés dans le cadre formel du Saint Empire romain germanique, les *littérateurs* et les artistes voyageaient beaucoup.

Curiosité pour l'ailleurs, attirance pour le Sud, source d'inspiration littéraire et artistique, phénomène de mode, leurs voyages, qui avaient acquis leur légitimité grâce aux philosophes de l'*Aufklärung* et aux écrits de Winckelmann, abolissaient un privilège réservé autrefois aux militaires et aux diplomates.

Pendant la période de paix qui régna en Europe de la fin de la guerre de Sept Ans (1763) à la bataille de Valmy (1792), de nombreux artistes, notamment Tischbein, Hackert, Schinkel, Overbeck, et quelques personnalités comme la grande-duchesse Amalia de Weimar et l'empereur Joseph II d'Autriche, accomplirent leur *Grand Tour* en Italie. De leur côté, recherchant la consécration des cours européennes, des

compositeurs et interprètes renommés tels que Haendel, Gluck, Mozart et Haydn, se produisirent à Rome, Paris, Londres, Berlin et Vienne.

En 1786, le *Voyage en Italie* de Goethe fut pour les écrivains et les artistes des pays de langue allemande le livre majeur qui donna du sens à leur désir de pérégrination. Mais les événements révolutionnaires survenus en France à partir de 1789, l'occupation de Rome par les armées du Consulat en 1798 et les campagnes napoléoniennes qui se succédèrent, rendirent presque impossibles les voyages des Allemands et de leurs voisins hors de leurs frontières, les privant de la visite de Pompéi et de l'ascension du Vésuve¹.

Après la chute de l'Empire français en 1815 et le rétablissement par le congrès de Vienne des anciennes monarchies allemandes réunies dans une Confédération germanique (*Deutscher Bund*), les routes du Sud s'ouvrirent de nouveau aux voyageurs impatients. Venise, Florence, Rome et Naples, redevinrent, comme par le passé, les destinations favorites des peintres, musiciens et *littérateurs*.

Cependant, à partir de 1830, d'autres lieux de culture et de sociabilité, tels que Weimar et Baden, s'imposèrent bientôt et attirèrent en Allemagne centrale de plus en plus d'auteurs et d'artistes qui y séjournèrent pour se divertir ou créer. À pareille époque, le compositeur Felix Mendelssohn se rendit en Angleterre, où la portraitiste suisse Angelica Kauffmann l'avait précédé. Le poète rhénan Heinrich Heine, poursuivi pour ses idées jugées trop libérales, s'installa quant à lui à Paris où il vécut jusqu'à sa mort.

En 1848, lors du *Printemps des peuples* qui révéla l'émergence des nationalités en Europe et nourrit l'espoir de l'unité des pays allemands, des écrivains épris de liberté, comme Malwida von Meysenbug, durent quitter Francfort, siège de la contestation, pour s'exiler à Londres. À son tour, l'année suivante, le compositeur Richard Wagner, après avoir participé au soulèvement démocratique de la Saxe, fut Dresde pour se réfugier en Suisse, laissant à Franz Liszt, le virtuose du piano, le privilège de se moquer des frontières et de parcourir le continent à sa guise, en diligence ou en chemin de fer.

Si le conflit de 1866 entre la Prusse et l'Autriche ralentit de nouveau les voyages des cousins germanophones, la guerre franco-prussienne de 1870 et la proclamation du premier *Reich* n'empêchèrent pas la continuité des voyages, de part et d'autre du Rhin, après la défaite française. En effet, à partir de 1876, le festival de Bayreuth accueillit de nombreux musiciens et hommes de lettres étrangers, suscitant toutefois la perplexité de philosophes comme Frédéric Nietzsche, Paul Rée et Lou Salomé, qui abandonnèrent la Bavière pour poursuivre leurs pérégrinations créatrices en Suisse, en Italie et à Nice.

Vers la fin du XIX^e siècle, qui vit l'Empire wilhelminien s'imposer, l'Italie resta le pays béni des voyageurs de langue allemande qui vécurent à Rome et à Florence pour travailler et parfois y mourir, comme l'historien prussien Ferdinand Gregorovius² ou le peintre suisse Arnold Böcklin³.

Weimar

«Weimar est une petite ville et un grand château.» Mme de STAËL

À la fin du XVIII^e siècle, dans une Allemagne profondément divisée, partagée entre l'influence grandissante de la Prusse et l'image idéalisée de la Révolution française, la capitale du petit duché de Saxe Weimar Eisenach, située au nord de la Thuringe, fut un centre important de la vie culturelle et artistique allemande et un exceptionnel lieu de rencontres pour de nombreux Européens. En effet, dès 1750, la renommée de Weimar fut telle qu'elle apparut peu à peu comme « un symbole culturel de portée nationale » puis internationale.

Blottie au bord de l'Ilm, une paisible rivière serpentant entre bois et prés, Weimar aurait pu sommeiller longtemps à l'ombre de son château baroque, ou se contenter de rivaliser d'influence avec les cités voisines d'Erfurt ou d'Iéna, si le duché n'avait pas eu la chance d'être gouverné, pendant plus d'un siècle, par des souverains cultivés et mécènes qui accueillirent dans leur capitale de 6 000 habitants des écrivains et des artistes, futures gloires de la vie culturelle de l'Allemagne.

Tout commença en 1758 lorsque, à la mort du duc Ernst August II, son épouse Anna Amalia (1739-1807) devint régente du duché pendant plus de vingt ans. Nièce du *Grand Frédéric*

par sa mère, cette princesse avait reçu une excellente éducation à la cour protestante de Brunswick d'où elle était originaire. Soucieuse de donner à ses fils une formation éclairée, digne des Lumières, la duchesse appela auprès d'elle des écrivains de qualité comme le poète Christoph Martin Wieland, à qui elle confia l'éducation du prince héritier et de son frère. Passionnée de littérature, excellente claveciniste, grande lectrice et collectionneuse de livres – elle créa la célèbre bibliothèque qui porte toujours son nom –, la duchesse Anna Amalia recevait sans protocole les beaux esprits, nobles et bourgeois, résidents ou de passage, qu'elle accueillait chez elle autour d'une table ronde pour le plaisir de la conversation et de l'échange d'idées.



Bureau de Goethe dans sa maison de Weimar, phot. Hajotthu.

Monté sur le trône en 1778, le duc Carl August (1757-1828) poursuivit la politique culturelle de sa mère et invita le jeune Goethe, dont la renommée dépassait déjà les frontières de l'Allemagne, à venir à Weimar pour y occuper des fonctions à la cour ; il y resta toute sa vie.

Conseiller privé du duc, bibliothécaire de la duchesse douairière, directeur du théâtre, *spiritus rector* de l'université d'Iéna¹ puis ministre d'État, Goethe attira à Weimar un grand nombre d'écrivains et d'artistes qui venaient écouter ses critiques ou solliciter ses conseils : des érudits et des philosophes, les frères Humboldt, Herder, Schlegel et Hegel, des poètes et des dramaturges – Schiller s'y installa en 1799 et y vécut jusqu'à sa mort –, Hölderlin, Jean Paul, Novalis, Bettina et Achim von Arnim, le jeune Heine, des écrivains anglais, américains et russes, le polonais Mickiewicz et des Suisses comme Germaine de Staël qui y séjourna en 1804 en compagnie de Benjamin Constant. À ces écrivains s'ajoutaient également des musiciens réputés comme la célèbre pianiste Clara Wieck, l'épouse de Robert Schumann, et le compositeur et chef d'orchestre Felix Mendelssohn-Bartholdy qui résida dans la ville de 1821 à 1830.

Plus tard, l'écrivain anglais Thackeray, qui avait à son tour passé une année à Weimar, écrivait : « Je pense n'avoir jamais rencontré société plus simple, plus charitable, plus courtoise, plus noble de manières que celle de l'aimable petite ville saxonne où le bon Schiller et le grand Goethe ont vécu et sont enterrés². »

De sa belle demeure du Frauenplan ou de son pavillon des champs, Goethe régna sur la vie politique et culturelle du grand-duché tout en poursuivant son œuvre d'écrivain. Responsable du théâtre, il en fit une des premières scènes d'Allemagne et y programma la plupart des grands drames de son ami Schiller, de *Wallenstein* (1798) à *Guillaume Tell* (1804)³. De plus, en 1810, Weimar applaudit la Comédie-Française et le célèbre comédien Talma, lors de la mémorable rencontre de l'empereur Napoléon avec le tsar Alexandre I^{er} de Russie.

Après la mort prématurée de Schiller, en 1805, et la disparition de Goethe, en 1832, la vie culturelle et artistique de Weimar prit une direction nouvelle grâce à Franz Liszt qui fit de la petite capitale un grand centre de la musique européenne. Sur les traces de Jean-Sébastien Bach qui avait été organiste et *cantor* de la cour de 1708 à 1717, le très célèbre pianiste et compositeur d'origine hongroise, invité du grand-duc Carl Alexander (1818-1901) et de son épouse Maria Pavlovna de Russie, put déployer ses qualités d'organisateur de concerts et de maestro exceptionnel.

Fort de ses relations musicales internationales, le chef d'orchestre de la cour invita dans sa résidence de l'Altenburg de nombreux compositeurs, notamment Berlioz qui fut reçu à trois reprises dans la capitale en 1852, 1855 et 1856, où il dirigea ses nouvelles œuvres comme *La Symphonie fantastique*, *Benvenuto Cellini* et *La Damnation de Faust*. C'est à Liszt que l'on doit également la création mondiale à Weimar, en 1850, du *Lohengrin* de Wagner, à laquelle Gérard de Nerval voulut assister, et celle de *Samson et Dalila* de Saint-Saëns en 1877, événements culturels dont le retentissement fut considérable. Après cette période de succès, non sans déconvenues, Liszt se retira une dizaine d'années à Rome, puis revint à Weimar où il vécut de 1869 à 1886. Dans sa nouvelle et élégante maison de la Hofgärtnerei, devenue aujourd'hui un musée, le vieux maître à l'allure franciscaine donna ses dernières leçons aux jeunes pianistes et compositeurs comme l'Italien Busoni, les Russes Rubinstein et Borodine, le Norvégien Grieg, le Tchèque Smetana et l'Espagnol Albéniz, qui venaient de loin pour l'écouter.

« Capitale littéraire de l'Europe » à l'époque de Goethe, de Schiller et de Mme de Staël, capitale musicale au temps de Mendelssohn, Liszt et Wagner, Weimar s'effaça peu à peu devant Bayreuth, sa rivale de Franconie qui, dès 1876, attira les mélomanes et les écrivains de l'Europe entière. Mais renouant avec son glorieux passé littéraire, elle ouvrit ses murs aux archives de Goethe, de Schiller puis de Nietzsche, et créa une école des beaux-arts tournée vers la modernité dans laquelle enseignèrent le Suisse Böcklin et le Bavarois Lenbach ; la tradition culturelle internationale, initiée par la duchesse Anna Amalia au milieu du XVIII^e siècle, avait perduré⁴.

Les voyages d'un érudit

Johann Wolfgang von Goethe

(Francfort-sur-le-Main 1749 – Weimar 1832)

En 1829, trois ans avant sa mort, Goethe publia son *Voyage en Italie (Italienische Reise)* qui constitue, avec certaines pages des souvenirs de sa vie réunis dans les *Annales (Tag und Jahreshefte)*, la relation minutieuse de son long périple italien, rédigée en partie pour Charlotte von Stein, son amie de cœur restée en Allemagne. Exceptionnel par son parcours et sa durée, ce voyage fut pour le poète une expérience unique qui lui révéla les beautés du Sud, tout en lui ouvrant les portes du *Land der Klassik*, celles de l'Antiquité grecque et romaine, pour le confirmer dans sa vocation d'écrivain, de dessinateur et de savant.

Lorsque Goethe, aurolé par l'extraordinaire succès de *Werther* quitta Karlsbad pour Rome, le 3 septembre 1786 à trois heures du matin, le conseiller privé du duc Carl August de Saxe Weimar, qui disposait d'un congé d'une durée indéterminée, avait trente-sept ans¹. Souhaitant prendre ses distances avec la cour qu'il servait depuis une décennie, il « s'enfuit » de la ville d'eaux de Bohême² où il avait accompagné son protecteur. En partant discrètement comme un simple touriste, il revêtait à la fois l'habit sombre du *Wanderer*, le mythique marcheur de la littérature germanique, et celui de l'aristocrate qui effectuait son *Grand Tour*, protégé par son pseudonyme. Seul, loin des obligations officielles et littéraires, *Johann Philipp Moeller* de Leipzig, *Der Reisender*, le voyageur aux yeux grands ouverts

sur le monde, pouvait se consacrer entièrement à son désir d'apprentissage et en rendre compte selon son humeur.

« Contraint de me perdre dans des régions du monde où je suis absolument inconnu, je m'en vais tout seul sous un nom étranger et j'ai le meilleur espoir en cette entreprise qui peut paraître un peu étrange. »

Muni d'un léger bagage, de pistolets de poche et de quelques manuscrits inachevés jetés dans son sac, dont celui d'*Iphigénie*, Goethe quitta Karlsbad en chaise de poste pour la Bavière, traversa le Danube à Ratisbonne et fit étape à Munich pour voir la galerie de peinture.



Portrait de Goethe jeune par Angelica Kauffmann, 1787.

À Innsbruck, ville des Habsbourg, il admira les Alpes tyroliennes qu'il franchit au Brenner avant d'arriver, le 28 septembre, dans les États de la république de Venise. Il découvre

ensuite le lac de Garde et fit étape à Vérone pour visiter les arènes, «le premier grand monument de l'Antiquité que je vois, et si bien conservé!³» avant de passer une semaine à Vicence pour étudier les édifices de Palladio⁴. À Padoue, il prit le bateau pour Venise, «cette merveilleuse ville insulaire», étonnante «république de castors», où il resta près de trois semaines, installé à l'*Albergo della Regina d'Inghilterra*, visitant palais et églises et se rendant chaque soir à l'Opéra ou au théâtre.

Le 7 octobre, jour anniversaire de la bataille de Lépante contre les Turcs, il assista en l'église Sainte-Justine à une messe solennelle d'action de grâces présidée par le doge⁵. Deux jours plus tard, son «ange gardien» le conduisit au Lido où il découvrit «le spectacle grandiose» de la mer qu'il avait aperçue pour la première fois du sommet du campanile de Saint-Marc.

Le 14 octobre, avant de prendre le coche d'eau pour Ferrare, ville de l'Arioste et du Tasse, Goethe notait : «Je suis depuis bien peu de temps à Venise, mais je me suis suffisamment identifié avec la vie vénitienne, et, si l'idée que j'en emporte est incomplète, je sais qu'elle est parfaitement claire et fidèle.»

En route vers les États pontificaux, il s'arrêta à Bologne, avant de poursuivre son périple dans une voiture à deux roues, en compagnie d'un officier du pape, puis d'un Anglais et de sa sœur qui voyageaient «librement» à cheval à leurs côtés. La traversée des Apennins enchantait le géologue et le botaniste qui en oublia les auberges inconfortables et négligea les magnifiques paysages de Toscane. En effet, contre toute attente, Goethe ne passa que trois heures à Florence pour visiter le Duomo et les jardins de Boboli avant de repartir pour l'Ombrie, faire étape à Pérouse, puis monter «par gros vent» à Assise où il s'intéressa beaucoup plus aux antiquités romaines qu'au souvenir du *Poverello*⁶. Enfin, via Terni et Spolète, Goethe entra finalement à Rome par la via Flaminia et franchit la Porta del Popolo le 29 novembre; le voyage depuis Karlsbad avait duré deux mois.

Roma, centro del mondo!

Installé dans la vieille Auberge de l'Ours (*Locando ed Albergo dell'Orso*) puis chez le peintre allemand Johann Heinrich Tischbein qui habitait à côté du palais Rondadini, via del Corso, Goethe fut émerveillé par Rome, que vénéraient les *touristes* venus du Nord, *topos* historique et mental qui mêlait le passé et le présent, le profane et le sacré. «Oui, je suis enfin arrivé dans cette capitale du monde! Je m'estimerai heureux si je l'avais vue il y a cinq ans, bien accompagné, conduit par un homme éclairé. Mais puisque je devais la voir seul et de mes propres yeux, il était bon que cette jouissance me fût accordée si tard», écrivait-il le lendemain de son arrivée, avant d'accompagner Tischbein au Quirinal pour l'office de la Toussaint que célébrait Pie VI dans la chapelle pontificale⁷.

Guidé par le peintre qui connaissait bien la ville et les cercles d'artistes et d'érudits allemands, Goethe rencontra Heinrich Meyer, l'élève de Füssli. Il fréquenta également Johann Friedrich Reiffenstein, le conseiller des cours de Russie et de Weimar, ancien disciple de Winckelmann, et l'artiste suisse Angelica Kauffmann.

Avec Tischbein, Goethe multiplia les excursions hors de la ville et découvrit les *Castelli romani*, explora les sites archéologiques, visita les villas princières et leurs magnifiques jardins, tout en s'exerçant au plaisir du dessin et de l'aquarelle. Parallèlement, il se rendit souvent à Saint-Pierre et à la chapelle Sixtine, se laissant éblouir par les splendeurs de la Rome baroque, le faste des offices et la somptuosité de la musique sacrée. Cependant, dans sa chronique du 6 janvier, relatant la messe de Noël célébrée par le pape, il notait : «C'est un spectacle unique en son genre, magnifique et auguste : mais je suis tellement envieux dans mon diogénisme protestant que cette magnificence m'ôte plus qu'elle ne me donne.»

Amateur d'objets d'art, Goethe courut les boutiques d'antiquités et acheta sculptures et moulages, camées et intailles qui s'enrichiront plus tard de ses deux portraits dus à ses amis proches. En effet, en août 1787, Tischbein peignit une grande

toile représentant son ami dans la campagne romaine, assis sur les fûts brisés d'un obélisque, le visage grave, coiffé d'un chapeau gris à large bord, portant culotte et bas de soie, enveloppé d'une ample cape blanche. Ce tableau, conservé au Musée Städel de Francfort, icône de l'écrivain-voyageur qui achève son *Grand Tour*, est une des plus célèbres représentations du poète. Quelques mois plus tard, Angelica Kauffmann, « la bonne Madame Angelica », artiste renommée venue de la Fédération des Grisons, formée à Londres auprès de Reynolds, réalisa à son tour un beau tableau de l'ami-poète qui fut accroché dans la maison de Weimar.



Johann Heinrich Wilhelm Tischbein,
Goethe dans la campagne romaine, 1787.

Vedi Napoli, e poi muori!

Le 22 février 1787, Goethe quitta Rome pour le royaume de Naples avec Tischbein. Empruntant l'ancienne *Via Appia*, les deux voyageurs traversèrent sans encombres les marais Pontins

jusqu'à Terracina. À Gaète, ils pénétrèrent sur les terres du roi Ferdinand IV de Bourbon et de la reine Marie-Caroline dont les vergers rappelaient au poète le lied que chante Mignon dans son roman *Wilhelm Meister* : «*Kennst du das Land / Wo die Zitronnen blühh⁸...*» Le 26, ils admirèrent la baie de Naples et le Vésuve empanaché de fumée blanche, qui leur apparut comme un mirage. «Naples même s'annonce joyeux, libre et vivant ; une foule innombrable court pêle-mêle, le roi est à la chasse, la reine attend un heureux événement, ainsi tout va pour le mieux.»

À peine installé dans l'auberge du Signor Moriconi, face au *Castel Nuovo*, Goethe rendit visite au paysagiste berlinois installé à Naples, Philipp Hackert⁹, puis au prince autrichien Christian August Waldeck qui l'invita à parcourir les sites volcaniques des champs Phlégréens. Le lendemain, le poète fit seul l'ascension du Vésuve en berline, puis à dos de mulet, et enfin à pied.

Le 6 mars, en vrai géologue, il prit de nouveau le chemin du volcan en compagnie de son mentor. Pour cette deuxième expédition, les deux hommes quittèrent Naples en calèche, guidant eux-mêmes leurs chevaux, puis grimpèrent jusqu'au cratère, tirés par de robustes gaillards. Au milieu des fumerolles, le poète nota que tout était «grand et sublime» et il ajoutait : «Déjà les pierres tombaient en nombre autour de nous et rendaient inquiétante la marche autour du cône. Tischbein se sentait encore plus mal à l'aise sur la montagne, depuis que le monstre, non content d'être horrible, voulait encore être dangereux.» Le 10 mars, Goethe se rendit au palais royal de Capodimonte qui se préparait à recevoir de Rome les trésors de la collection Farnèse. Le lendemain, il visita Pompéi et Herculaneum, se promenant dans les ruines de la ville, qui commençaient à émerger des cendres¹⁰.

Enfin, le jour suivant, le poète se rendit à Caserte, chez Hackert qui le présenta au chevalier Hamilton, l'ambassadeur anglais, «*ministro plenipotenziario presso la corte di Napoli*», mécène érudit, et à sa ravissante et jeune amie, Miss Emma Harte qui deviendra sa femme, puis la maîtresse de Lord Nelson, dont Tischbein fit le portrait. Le 20 mars, Goethe grimpa pour la troisième et dernière fois au Vésuve d'où s'échappait une nouvelle coulée de lave. Il brava le danger, les fumées et les jets de pierres et nota dans ses carnets : «Le

plus magnifique coucher de soleil, une soirée divine, m'ont réconforté au retour. Cependant, j'ai pu sentir combien un prodigieux contraste est propre à troubler les sens. Le passage de l'effroyable au beau, du beau à l'effroyable, les annule tous deux et produit l'indifférence.» Étrange remarque du poète qui écrivit à madame von Stein : « Et maintenant, adieu ! Dans ce voyage, j'apprends à voyager. Est-ce que j'apprends à vivre ? Je l'ignore. Les hommes qui paraissent le savoir sont trop différents de moi dans leur conduite pour que je puisse prétendre à ce talent. »

Trois jours plus tard, il se rendit encore à Paestum pour admirer les temples doriques en compagnie de Christoph Heinrich Kniep¹¹, son nouveau guide et professeur de dessin qui l'accompagna en Sicile.

Le 29 mars, Goethe et son compagnon quittèrent Naples pour Palerme, à bord d'un voilier « pourvu de jolies chambrettes et de couchettes individuelles », où « la société [de chanteurs et de danseurs] est décente et gaie ». Mais la mer était démontée. Malade, le poète fut contraint de se retirer dans sa cabine, durant les quatre jours de traversée. Fort heureusement, l'auberge où ils s'installèrent était confortable et ils s'y reposèrent avant de partir dessiner alentour.

À un compatriote rencontré sur place, et qui lui demandait des nouvelles de l'auteur d'un certain *Werther*, Goethe se fit reconnaître et confia à son interlocuteur, étonné, que de Weimar à Palerme il avait assurément beaucoup changé ! Il est vrai que les Siciliens le fascinaient par leur faconde théâtrale et leur extravagance créatrice qui se manifestait également en architecture, comme à la villa du prince Pallagonia de La Bagheria qu'il qualifia de « maison d'aliénés » ; la grande île et ses habitants avaient révélé le poète à lui-même et lui avaient appris « [qu']on ne peut se faire aucune idée de l'Italie sans la Sicile [car] c'est ici que se trouve la clef de tout ».

Le 18 avril, Goethe et Kniep, accompagnés d'un voiturin, partirent à cheval pour Ségeste et Agrigente où ils visitèrent les temples grecs. Ils traversèrent ensuite le centre de l'île avant de gagner Catane, faisant halte dans de misérables relais de muletiers. Dans cette ville où les traces du tremblement de terre de 1669 étaient encore visibles, ils furent reçus par un prince collectionneur de médailles. Un abbé érudit les guida, leur

déconseillant de gravir les pentes de l'Etna car le volcan était en éruption et les sentiers par trop dangereux au moment de la fonte des neiges. En compensation, les paysages virgiliens, que le poète découvrit en descendant de Taormina vers la mer, lui donnèrent l'idée d'écrire un drame sur Nausicaa et Ulysse, projet qui resta sans suite. Le 10 mai, s'éloignant de la montagne d'Empédocle, les voyageurs arrivèrent à Messine, ravagée quatre ans plus tôt par un violent séisme¹². « Nous avons chevauché tout un quart d'heure à travers des ruines, et toujours des ruines, avant d'arriver à l'auberge qui, dans tout ce quartier, a été seule rebâtie, et ne présente, des fenêtres de l'étage supérieur, qu'un désert hérissé de ruines¹³. » Consternés par ce spectacle de désolation, les voyageurs reprirent la mer trois jours plus tard, sur un bateau commandé par un capitaine français. Une nouvelle fois, la traversée fut mouvementée, manquant de tourner au désastre à l'approche du Capo Minerva et de la baie de Naples. Une violente tempête secoua en effet la corvette qui résista tant bien que mal aux vagues qui l'agitaient devant le Vésuve crachant le feu ; les *touristes*, quittes pour la peur, avaient vécu et admiré, non sans frayeur, les éléments déchaînés et sublimes qui faisaient déjà le bonheur des paysagistes.

Pendant son second séjour à Naples qui dura une quinzaine de jours, Goethe rendit visite à sir Hamilton au Pausilippe, dans sa pittoresque *casetta* qui surplombe la mer. Plus libre et plus disponible que naguère, il se promena dans les quartiers espagnols de la ville, observa la foule et se mêla au petit peuple qu'il avait appris à connaître. Le 17 mai, le poète retourna pour la seconde fois à Paestum, mais le 2 juin, bien qu'on eût annoncé une nouvelle coulée de lave au Vésuve dont le spectacle aurait dû le retenir, il quitta Naples, « cette ville incomparable », et gagna Rome où il arriva le 8 juin, sans avoir rencontré ni bandits ni contrebandiers.

« *Une nouvelle naissance...* »

De retour à Rome, installé de nouveau via del Corso 18, Goethe se sentait un autre homme. « Je connais vraiment une

nouvelle naissance, je suis renouvelé et comblé...», écrivait-il le 23 août 1787. L'écrivain dessina beaucoup. Il travailla dans le grand atelier de Tischbein et retrouva «Madame Angelica» Kauffmann qui le reçut dans son palazzo du Pincio. L'été se termina dans une atmosphère studieuse. Goethe travaillait à la première version en prose d'*Iphigénie en Tauride*, puis à *Egmont*, drame qu'il acheva avant son départ, et poursuivit la rédaction de ses notes de voyage qui révélèrent son amour indéfectible pour l'Italie. Enfin, en novembre, il ébaucha ses deux futurs grands drames *Torquato Tasso* et *Faust* qu'il reprit à son retour. Comme à l'ordinaire dans ses écrits intimes, le poète resta discret sur sa vie privée; seule une jeune et jolie Milanaise traversa brièvement sa chronique érudite. La nouvelle année le plongea dans une douce mélancolie. Goethe était alors partagé entre le désir de rester à Rome quelques semaines encore et le besoin de reprendre le chemin de Weimar, où l'attendaient ses obligations à la cour et la poursuite de son œuvre. Le 14 mars, il griffonna dans ses cahiers : «Je puis même dire que j'ai goûté dans ces huit dernières semaines les plus hautes jouissances de ma vie, et que, du moins, je connais désormais un point extrême, d'après lequel je pourrai étalonner à l'avenir le thermomètre de mon existence.» Et de conclure la relation de son voyage en citant en allemand et en latin la troisième élégie du premier livre des *Tristia* d'Ovide :

«Quand cette nuit funèbre occupe ma pensée,
Cette dernière nuit qu'à Rome j'ai passée,
Qui m'a vu délaisser tant d'amis précieux,
Je sens les pleurs encor s'échapper de mes yeux...»

Accompagné du compositeur allemand Christoph Kayser¹⁴ qui rentrait à Francfort, Goethe quitta définitivement «la capitale du monde» le 14 avril 1788 et arriva chez lui le 18 juin. Il ne raconta pas son retour mais écrivit en revanche les *Élégies romaines* qui allaient donner un éclairage ensoleillé à sa rencontre avec Christiane Vulpius, sa future épouse.

Plus d'un siècle plus tard, en 1902, la ville de Rome installa dans le parc Borghèse une majestueuse statue de Goethe, cadeau de l'empereur Guillaume II d'Allemagne, qui honore

aujourd'hui encore l'écrivain-voyageur, l'amateur d'antiquités, le dramaturge érudit et le poète passionné d'Italie.

Le Voyage en Italie de Goethe trouva rapidement sa place dans «le roman du *Grand Tour*» qu'avaient mis à la mode les aristocrates anglais du début du XVIII^e siècle. Sa durée, et les influences qu'il eut sur son œuvre lui donnèrent une dimension particulière qui laissa cependant dans l'ombre ses autres pérégrinations.

D'autres voyages

On oublie parfois que, dès sa jeunesse, Goethe voyagea beaucoup. Il traversa notamment plusieurs fois l'Allemagne, de Francfort à Leipzig, et de Strasbourg à Wetzlar, où il situa l'intrigue en partie autobiographique de *Werther*¹⁵.

Déjà, en juin 1775, il était allé à Zurich pour y rencontrer Lavater et Bodmer¹⁶, et en 1779, à l'occasion d'un second voyage en Suisse avec le grand-duc, l'écrivain avait visité le monastère baroque d'Einsiedeln, descendu les gorges de la Reuss et franchi le Pont du Diable près du Gothard, «l'horrible sauvagerie semblait croître sans cesse ; les plateaux devenaient des montagnes, et les dépressions des abîmes¹⁷». Quelques années plus tard, le poète s'était rendu encore en Silésie, puis à Venise où il accueillit la duchesse douairière de Weimar qui revenait de Rome. Ce deuxième séjour dans la Cité des Doges lui inspira les *Épigrammes vénitiennes*.

En 1792, en pleine Révolution française, le conseiller privé de Carl August accompagna son souverain sur le Rhin où il assista à la bataille de Valmy puis, l'année suivante, au siège de Mayence, deux événements historiques majeurs de la campagne de France qu'il raconta beaucoup plus tard. À Erfurt, le 2 octobre 1808, «Monsieur Gött¹⁸», devenu ministre d'État, fut reçu brièvement par Napoléon, grand amiral de *Werther*, en présence de Talleyrand, de Daru et du maréchal Soult, puis les 6 et 8 octobre, au château ducal de Weimar, pour deux entretiens au cours desquels l'empereur lui remit la Légion d'honneur et l'invita à se rendre à Paris pour y «renouveler la tragédie française».

En 1812, Goethe alla prendre les eaux à Teplitz, en Bohême, où il s'entretint brièvement avec Beethoven grâce à l'entremise de la poétesse Bettina von Arnim. Onze ans plus tard, âgé de soixante-quatorze ans, «l'Olympien» au sommet de sa gloire fit son ultime voyage à Marienbad. C'est dans cet élégant *Kurort* qu'il s'éprit d'une jolie jeune fille, Ulrike von Levetzow, romance restée sans lendemain¹⁹.

Ces derniers et brefs voyages, entrecoupés généralement de visites, n'eurent pas d'influence significative sur son œuvre. Mais tel ne fut pas le cas de l'inoubliable Italie qui resta pour l'écrivain érudit une intarissable source d'inspiration²⁰.

Les voyages d'une Suissesse européenne

Angelica Kauffmann

(Coire (Chur), République fédérative des Grisons 1741
– Rome, États du pape 1807)

Dès son plus jeune âge, Angelica Kauffmann fut une habituée des voyages. Pour la fille d'un peintre ambulancier qui décorait les églises et les manoirs des hautes vallées de la Fédération des Grisons et des Marches du Vorarlberg habsbourgeois, les déplacements furent aussi naturels que son désir de dessiner et de peindre.

Particulièrement douée pour les arts, la fillette suivit son père dans ses pérégrinations, d'abord à Côme, en Lombardie, où elle découvrit des paysages enchanteurs, puis à Milan. À onze ans, de retour dans les montagnes qui bordent le lac de Constance, Angelica commença son apprentissage de peintre auprès de son père et s'initia à l'art du portrait dont elle deviendra une spécialiste renommée.

Joseph Kauffmann se décida toutefois à regagner Milan en 1754. Il souhaitait que sa fille puisse compléter son éducation artistique et bénéficier de la générosité du gouverneur autrichien, qui aimait s'entourer d'artistes réputés comme Jean-Christien Bach, un des fils du cantor de Leipzig.

De 1760 à 1762, encouragée par son protecteur mélomane, Angelica parcourut avec son père les grandes villes d'art de l'Italie centrale. À Parme, la cité du Corrège, elle fut reçue à la cour du prince Philippe. À Bologne, elle suivit les cours de l'Académie de peinture, créée par les frères Carrache au

début du siècle précédent. Enfin, à Florence, elle découvrit à vingt et un ans la galerie des Offices dans laquelle elle croisa, pour la première fois, de riches Anglais effectuant leur *Grand Tour*.



Autoportrait d'Angelica Kauffmann, 1784.

À son arrivée à Rome en 1763, *Fraülein* Kauffmann fut aussitôt dans son élément. Influencée par Winckelmann, le célèbre historien allemand de l'Antiquité, dont elle fit le portrait, la

jeune femme s'inscrivit dans l'atelier du peintre saxon Anton Raphaël Mengs que fréquentaient de nombreux étrangers¹. Bientôt reconnue comme une artiste originale et indépendante, elle vit s'ouvrir les portes des maisons patriciennes de Rome et reçut ses premières commandes de «grands-touristes» anglais qui séjournèrent dans la Ville éternelle.

Reconnue par ses pairs, élue à l'Académie Saint Luc où elle faisait sensation en tant que femme, étrangère et artiste, «la belle Angelica», que l'on classait parmi les «virtuosi» de la peinture, fut rapidement célèbre. Quelques années plus tard, elle devint la grande dame du mouvement néoclassique qui prônait le retour à l'idéal antique et magnifiait le beau paysage.

En 1765, toujours accompagnée de son père, Angelica s'installa à Venise pour y étudier les grands maîtres. Au cours d'une réception, elle rencontra Lady Wentworth, l'épouse du consul d'Angleterre, qui l'invita à l'accompagner à Londres sans son père. Le premier grand voyage de la Signorina Kauffmann s'achevait sur le Grand Canal, le second y débutait. Son long séjour en Angleterre fit de la jeune artiste suisse un peintre de renommée européenne qui s'honora d'être l'un des membres fondateurs de la Royal Academy en 1768.

Passant par Genève, s'arrêtant à Paris puis en Hollande, Angelica s'installa à Londres où elle trouva facilement sa place dans la société cultivée de la cour de George III. Portraitiste à succès à vingt-cinq ans, «miss Angel, un ange tombé du ciel d'Italie²», menait une vie brillante. Elle était alors courtisée par Joshua Reynolds, le plus célèbre peintre de son temps, et par Johann Heinrich Füssli, l'artiste zurichois installé dans la capitale anglaise³. La princesse de Galles, la reine Charlotte puis le roi du Danemark Christian VII s'intéressèrent à son travail et se rendirent dans son atelier où les commandes de portraits se multipliaient, tantôt peints à la manière antique, tantôt de façon orientale pour ne pas dire turque, cédant ainsi à la mode du temps, sans oublier les célèbres *conversation-pieces*, tableaux de groupes chers aux artistes d'outre-Manche. Cultivée, polyglotte, lectrice des meilleurs auteurs, Angelica entretenait une correspondance régulière avec le poète allemand Klopstock, qu'elle ne rencontra jamais, et peignit quelques scènes inspirées du nouveau roman de Laurence Sterne, *Tristram Shandy*.

En 1771, « la belle Anglaise » passa quelques mois en Irlande pour y peindre des aristocrates dublinois. En 1780, oubliant ses mésaventures sentimentales passées, elle épousa le peintre vénitien Antonio Zucchi, ami de Marat, le futur révolutionnaire, suisse par sa mère, qui se flattait à tort de l'avoir séduite.

Après quinze ans de séjour à Londres, Mrs Kauffmann, riche, connue et accompagnée de son mari, retourna sur le continent. Elle débarqua à Ostende en juillet 1781, traversa les Provinces-Unies et la Lorraine en passant par Thionville et arriva à Schwarzenberg, près de Bregenz, retrouvant les paysages de son enfance. Le couple franchit de nouveau les Alpes et gagna Venise où l'artiste fut élue à l'Académie des beaux-arts que présidait Domenico Tiepolo. À l'occasion du carnaval de 1782, elle reçut discrètement dans son atelier vénitien le tsarévitch Paul de Russie et la grande-duchesse Maria Feodorovna, son épouse, qui lui commandèrent plusieurs tableaux aussitôt envoyés à Saint-Pétersbourg.

À la fin du printemps, Angelica quitta Venise pour Rome. Elle y retrouva ses amis d'antan, Piranese et le conseiller Rieffenstein, compagnon de Goethe. Mais avant de s'y fixer de nouveau, elle se rendit à Naples où la reine Marie-Caroline, épouse autrichienne de Ferdinand IV de Bourbon, et le ministre John Acton la présentèrent à l'ambassadeur du roi d'Angleterre, sir William Hamilton, amateur d'art et de jolies femmes, archéologue et vulcanologue à ses heures⁴. Au contact de la reine, qui appréciait son talent et sa gentillesse, Angelica reçut alors la commande d'un grand tableau du couple royal entouré de sept de leurs enfants et de leurs chiens, posant devant les frondaisons d'un parc. L'œuvre fut appréciée par la reine qui proposa à l'artiste de devenir le peintre officiel de la cour. Soucieuse de son indépendance, Angelica préféra retourner à Rome.

En 1786, installés via Sistina, près de la place d'Espagne, les époux Zucchi menaient grande vie dans leur vaste demeure dotée d'un jardin et d'un atelier qui vit passer de nombreux visiteurs. En effet, Angelica y reçut l'empereur Joseph II d'Autriche qui voyageait incognito, des aristocrates venus de toute l'Europe, dont la séduisante Lady Forster, l'amie intime de la duchesse Giorgiana de Devonshire, qui cachait à Naples

une grossesse inavouable, et des nobles russes, comme la baronne de Krüdener, dont elle fit le portrait.

En 1786, ce fut au tour de Goethe d'être admis chez celle qu'il appela « la bonne Madame Angelica ». Présenté à l'artiste par le peintre allemand Tischbein qui fréquentait « la maison des muses » depuis des années, l'auteur de *Werther*, sensible à la culture de son hôtesse, ressentit une vive amitié pour cette dame « anglaise » parlant allemand qui devint sa confidente et son guide durant son second séjour romain.

Inspirée par Goethe qu'elle admirait, l'artiste fit à son tour le portrait du poète. Ce tableau qui représente un homme encore jeune, à la belle figure quelque peu idéalisée, portant cravate blanche et pelisse bordeaux ornée de fourrure, est conservé à Weimar. En automne 1788, attristée par le départ de son fidèle ami, Angelica servit de cicérone à la duchesse douairière de Saxe Weimar, Anna Amalia, femme de cœur et d'esprit qui appréciait sa compagnie, et au philosophe allemand Herder, historien et pasteur, ami de Goethe, qui fut à son tour séduit par les qualités de cette artiste atypique.

Lorsqu'en 1789 éclata la Révolution française, l'atelier de la Signora Zucchi devint le lieu de rencontre de nombreux voyageurs européens. Aux souverains, aristocrates, écrivains et artistes, qui lui avaient rendu visite, succédaient maintenant ceux qui fuyaient leurs pays en guerre. Ainsi, le 1^{er} décembre 1789, accueillit-elle madame Vigée-Lebrun, portraitiste de Marie-Antoinette, qui se rendait à Naples où elle espérait obtenir des commandes de la reine et de la charmante Lady Hamilton.

Avec l'occupation de Rome par les Français et l'arrestation du pape Pie VI, en 1798, la période du *Grand Tour* s'acheva. Ainsi prit également fin l'aventure européenne d'Angelica Kauffmann. Veuve, découragée, attristée par le pillage de la Ville éternelle par les armées révolutionnaires, la vieille amie du sculpteur Canova passa l'été 1802 au bord du lac de Côme qu'elle avait connu petite fille. Elle visita de nouveau Bologne, Milan et Venise pour la dernière fois. Affaiblie, celle que le cardinal de Bernis avait dénommée « la dixième muse de Rome » accueillit encore dans son atelier sa compatriote Germaine de Staël qui s'apprêtait à écrire *Corinne*, le diplomate-historien prussien Wilhelm von Humboldt et le jeune prince Louis,

futur roi de Bavière, fondateur de la Pinacothèque de Munich, qu'elle peignit en 1807, l'année de sa mort⁵.

À la charnière de deux époques et de plusieurs courants artistiques, «l'illustrissima Signora Angelica⁶», petite Suisse descendue de ses montagnes, avait conquis l'Angleterre, l'Italie puis la Russie par son esprit et son talent. Lieu de rencontre obligé des artistes et des écrivains qui effectuaient leur *Grand Tour*, son atelier romain fut comme celui du sculpteur danois Thorvaldsen, à la même époque, un des lieux clés de l'Europe artistique de la fin du XVIII^e siècle.

Les voyages à Rome des artistes allemands et suisses

Les Nazaréens, *eine Künstlerkolonie*.

A Roma, a Roma!, «Nach Rom, nach Rom!» s'exclamaient en 1810 de jeunes artistes allemands et suisses qui imitaient les pèlerins suivant Tannhäuser s'approchant de la *nuova Gerusalemme*.

Succédant aux très nombreux artistes-voyageurs du *Grand Tour* (les *Deutschrömer*) qui étaient venus à Rome, au tournant du XIX^e siècle, pour y étudier les antiquités et s'initier au style néoclassique, de jeunes peintres de langue allemande, formés à Vienne, s'installèrent à leur tour en 1810 dans la Cité Sainte pour y rechercher une spiritualité idéale et renouer avec des formes d'art inspirées par les Primitifs italiens, Giotto, Fra Angelico, mais aussi Perugino et le jeune Raphaël.

Ces artistes qui portaient de longs cheveux ondulés à la Dürer, des barbes christiques et de grandes capes médiévales, trouvèrent refuge dans l'ancien monastère franciscain désaffecté de Sant'Isidoro, situé près de la piazza del Popolo. Dans ce lieu délabré, ils menaient une vie quasi monacale et peignaient des tableaux aux sujets généralement religieux. Vêtus comme les disciples de Jésus, ces étrangers à la fois discrets et excentriques furent baptisés *Nazareo* par les Romains; nous les connaissons sous le nom de Nazaréens.



Johann Friedrich Overbeck, *Italia und Germania*, 1828.

Membres de la confrérie de Saint Luc (*Lukasbunde*) qu'ils avaient créée à l'Académie des beaux-arts de Vienne en 1808, ces peintres catholiques ou récemment convertis, Franz Pforr, Friedrich Overbeck, Peter von Cornelius, Julius Schnorr von Carolsfel, Philipp et Johannes Veit, Ludwig Vogel et Johann Konrad Hottinger trouvèrent dans les basiliques, les chapelles, les oratoires et les collections privées de la *Città Eterna*, encore occupée par les Français, la source de leur inspiration religieuse, et, auprès de quelques riches protecteurs romains et étrangers, une consécration inattendue.

Avec son célèbre tableau *Italia und Germania*, conservé aujourd'hui à la Neue Pinakothek de Munich, Friedrich Overbeck, natif de Lübeck, réalisa en 1828 une œuvre qui éclaire l'esthétique hors normes de ces artistes recherchant une patrie idéale. En effet, cette toile à programme, qui exalte l'amitié (*die Freundschaft*) et la nostalgie des Allemands pour l'Italie (*Italiensehnsucht*), dépeint deux jeunes filles assises,

vêtues comme des dames de la Renaissance, qui se donnent la main et semblent, pour chacune d'elles, écouter le silence de l'autre.

Peintes dans un style proche de celui des artistes du quattrocento, elles sont la métaphore de deux voisinages harmonieux que seule l'Histoire peut interrompre. Devant une cité médiévale, *Germania*, de profil, partage la méditation de la belle *Italia* qui, couronnée de laurier, les yeux baissés, pensive et modeste comme une madone de Raphaël, prolonge sa rêverie vers une chapelle qu'on aperçoit à l'arrière-plan devant un paysage montagneux.

L'attention portée par les gens d'Église et par une partie de la société romaine à ces artistes hors normes, serviteurs de la religion et des bons sentiments, apporta aux Nazaréens une notoriété qui leur permit d'échapper à la marginalité et à la misère. En 1817, le consul général de Prusse à Rome (oncle du compositeur Felix Mendelssohn) leur commanda une série de fresques sur le thème de la légende de Joseph pour les salons de sa résidence au palazzo Zuccari (Casa Bartholdy), situé à deux pas de l'église de La-Trinité-des-Monts. La même année, le marquis Massimo, dont l'épouse était une princesse de Saxe, leur demanda de décorer trois pièces de sa villa de campagne (ancienne Casa Gustiniani située près du Latran) avec des scènes illustrant *Le Paradis* de Dante, *La Jérusalem délivrée* du Tasse et le *Roland furieux* de l'Arioste¹. Ces fresques, peintes collectivement dans un style volontairement dépouillé, expriment bien la relation particulière qu'entretenaient ces artistes avec la peinture médiévale et religieuse italienne, qui leur servait de modèle. Protégés par le prince héritier de Bavière qui visita Rome en 1818 en compagnie du paysagiste Georg von Dillis, ces peintres furent ensuite invités à s'installer en Allemagne pour y poursuivre leur carrière et la communauté se dispersa.

Inséparable de Rome et de l'Italie, critiquée par les adeptes du romantisme, notamment par Goethe et Heine qui trouvaient leur peinture « hors du temps », l'œuvre des Nazaréens fut revisitée par d'autres artistes à l'avènement du style néogothique ; annonçant le mouvement préraphaélite anglais et laissant des traces dans la peinture religieuse de la seconde moitié du XIX^e siècle, en particulier chez les peintres français de l'école

de Lyon²; en cela, sa postérité fut sans frontières et possède une dimension européenne³.

Après le départ des peintres nazaréens, plusieurs écrivains et artistes allemands séjournèrent à Rome, comme l'historien médiéviste Ferdinand Gregorovius qui y vécut plus de vingt ans et fut nommé premier citoyen d'honneur de la nouvelle capitale italienne. Ses *Wanderjahre in Italien* (1856-1872) (*Années de vagabondage en Italie*) accompagnèrent une génération de nouveaux peintres-voyageurs tels que Carl Rottmann et Karl Blechen qui brossèrent des paysages d'Assise, de Taormina et de Capri, Anselm Feuerbach qui habita Venise, Florence et Rome, de 1855 à 1873, et y peignit de beaux portraits d'Italiennes, et Hans von Marées qui travailla en 1874-1875 au cloître San Francesco de Florence.

Éloignés de cette communauté d'artistes de langue allemande, quelques peintres suisses romands, dont les paysagistes Maximilien de Meuron et Alexandre Calame, séjournèrent également à Rome sur les traces de leur compatriote Léopold Robert qui, au tournant du siècle, avait dépeint la vie des petites gens de la campagne romaine. À son tour, le Bâlois Arnold Böcklin, arrivé de Weimar où il enseignait, travailla dans la Ville éternelle de 1850 à 1857 puis se retira à San Domenico di Fiesole de 1862 à sa mort en 1866.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'Italie resta la destination favorite des grands peintres allemands et suisses; il en fut de même pour leurs compatriotes musiciens et écrivains.

Les voyages d'un musicien dessinateur et aquarelliste

Felix Mendelssohn-Bartholdy

(Hambourg 1809 – Leipzig 1847)

À Berlin, au début du XIX^e siècle, quatre enfants précocement doués pour la musique égayaient la maison de leur père, le riche et prospère banquier Abraham Mendelssohn. Fanny, l'aînée, partageait avec son frère Felix des dons exceptionnels pour la composition, Rebecca jouait magnifiquement du piano-forte et Paul, le benjamin, qui reprit plus tard la direction de l'établissement familial, était un excellent violoncelliste. Dans cette famille juive où l'on cultivait les arts et les lettres, les enfants, élevés dans l'admiration du grand-père Moses – un des philosophes majeurs des Lumières allemandes¹ –, eurent une jeunesse heureuse et musicale. De plus, en 1816, le chef de la florissante maison berlinoise les dota d'un baptême protestant, qui leur apporta leur second patronyme et l'assurance de leur assimilation à la culture européenne.

Dans leur opulente maison patricienne de la Leipziger Strasse dont le jardin abritait un petit pavillon de musique orné de colonnes, les parents Mendelssohn recevaient leurs amis pour des *Sonntagabendmusik*² durant lesquelles les enfants se produisaient et charmaient leurs hôtes. Felix, le plus brillant d'entre eux, avait reçu une solide formation musicale tout en suivant des cours privés de mathématiques, de langues étrangères et de dessin. Pianiste virtuose, doué pour le violon et l'orgue, il subjuguait ses maîtres par son extraordinaire précocité.

Au printemps 1825, il accompagna son père à Paris, et ce voyage, qui lui permit de se familiariser avec les œuvres de Meyerbeer, Rossini et Cherubini, le conforta dans sa vocation de compositeur et de chef d'orchestre.



Felix Mendelssohn, *Groupe d'arbres à Interlaken*. 1842.

En 1827, l'élégant jeune homme à la chevelure abondante compléta son éducation à l'université de Berlin où il suivit les cours d'esthétique de Hegel et s'enthousiasma pour le grand Goethe, «*Die Sonne von Weimar*» qui, en 1821, avait loué les qualités de ce brillant *Wunderkind*⁶.

En avril 1829, après avoir remis à l'honneur la *Passion selon saint Matthieu* de Bach, alors tombée dans l'oubli, et composé des concertos et l'ouverture du *Songe d'une nuit d'été*, Mendelssohn se rendit pour la première fois en Angleterre, pays qui allait jouer un rôle important dans sa carrière et dans sa vie d'artiste.

À Londres, le jeune homme fut accueilli par son ami diplomate Karl Klingemann⁴ et le pianiste Ignaz Moscheles⁵ qui l'aidèrent à faire jouer sa *Symphonie en ut mineur*. Bien reçu dans le milieu musical, Mendelssohn se produisit dans les salons des beaux quartiers, fréquenta des cantatrices, dont la célèbre

Maria Malibran, et passa des heures à la King's Library pour étudier les partitions des opéras et des oratorios de Haendel qui étaient encore inconnus en Allemagne.

Fin juillet, accompagné de Klingemann, il partit pour l'Écosse où les voyageurs étaient rares. La découverte des landes venteuses couvertes de bruyère et des rivages de l'île de Staffa, aux rochers déchiquetés par les flots, lui inspirèrent deux chefs-d'œuvre, la *Symphonie Écossaise* (*Schottische Sinfonie*) dans laquelle il confia à la clarinette une mélodie d'inspiration gaélique, et *La Grotte de Fingal* (*Die Fingals-Höhle*) qu'il esquissa à Édimbourg sous les frondaisons du parc de Hollyrood. Au cours de son périple dans les îles Hébrides, il couvrit ses carnets de dessins et fit au retour plusieurs aquarelles de l'imposante cathédrale de Durham. Mais à peine arrivé à Londres, un malencontreux accident de voiture l'obligea à prolonger son séjour en Angleterre, ce qui l'empêcha d'assister au mariage de sa sœur Fanny qui épousait à Berlin le peintre Wilhelm Hensel⁶.

En mai 1830, ayant terminé sa *Reformationssinfonie*⁷ commencée en Angleterre, Felix se rendit à Leipzig et à Weimar où il salua pour la dernière fois le vieux Goethe. Poursuivant son voyage, il s'arrêta à Munich et à Vienne, mit le cap sur l'Italie et arriva à Rome en novembre. Son séjour de cinq mois dans la Ville éternelle, étape majeure de son *Grand Tour*, lui réserva quelques surprises. En effet, si l'artiste fut séduit par les merveilles de la ville, ses sites antiques, ses palais Renaissance et ses églises baroques, il fut en revanche fort déçu par la vie musicale de la cité pontificale et par les chœurs de la chapelle Sixtine.

Dans le quartier de la place d'Espagne, Mendelssohn multiplia les rencontres. Il sympathisa avec Berlioz, jeune pensionnaire de l'Académie de France qui s'ennuyait à la Villa Médicis, et fréquenta le cercle des peintres de Düsseldorf⁸ avec qui il s'exerça à la technique du pastel et de l'encre de Chine. Pendant son séjour romain, il visita également le palais Zuccaro que son oncle Bartholdy, consul de Prusse, avait fait décorer de fresques par des peintres nazaréens. C'est près de cette luxueuse demeure, non loin du Pincio, qu'il composa le début de sa *Symphonie Italienne* et la cantate *Walpurgisnacht* (*Nuit de Walpurgis*), inspirée par la célèbre ballade de Goethe.

En avril 1831, Felix se rendit à Naples où il s'entretint avec Donizetti. Puis, ayant visité Ischia, Capri, et peint à l'aquarelle la côte amalfitaine, il reprit le chemin du nord. À Venise, comme le fera Liszt quelques années plus tard, il écouta les chants des gondoliers qui lui inspirèrent les barcarolles du recueil des *Romances sans paroles* pour le piano (*Venezianisches Gondellied*) dont il offrit un des recueils à Clara Schumann.

Après une halte dans la vallée du Rhin, le voyageur gagna Paris pour un séjour de cinq mois. Installé chez Auguste Léo, un riche banquier, mécène, ami de Chopin, il fréquenta la colonie des immigrés allemands, Meyerbeer et Ferdinand Hiller⁹ auxquels s'associait parfois le poète Heinrich Heine. Grâce à ses nouvelles relations, le compositeur put faire jouer avec succès l'ouverture du *Songe d'une nuit d'été* mais rencontra un échec cuisant avec sa *Symphonie Réformation* qui ne dépassa pas le stade de la répétition générale.

Entre 1832 et 1847, Mendelssohn effectua dix voyages en Angleterre durant lesquels il dirigea à Londres la *Symphonie Italienne*, puis à Birmingham l'oratorio *Paulus*, suivi bientôt de la *Symphonie Lobgesang*¹⁰ et de *Elias*. Compositeur et chef d'orchestre, adulé du public et des musiciens d'outre-Manche, adulé des choristes, Felix fut reçu en 1842 et 1847 au palais de Buckingham par la reine Victoria. C'est à elle qu'il dédia sa *Symphonie Écossaise*. La souveraine et le prince Albert, qui appréciaient la musique de leur jeune ami, choisirent la « Marche nuptiale » du *Songe d'une nuit d'été* pour accompagner la cérémonie du mariage de leur fille Victoria avec le prince héritier de Prusse en 1858. Ce morceau, qui fut ensuite adapté de multiples façons, devint aussitôt à la mode et acquit une renommée internationale qui ne s'est jamais démentie.

En 1833, de nouveau en Allemagne, Mendelssohn fut nommé *Musikdirektor* de la très catholique cité rhénane de Düsseldorf, puis, deux ans plus tard, *Gewandhauskapellmeister*, directeur musical de la ville luthérienne et saxonne de Leipzig où il retrouva Robert et Clara Schumann.

Après son mariage avec Cécile Jeanrenaud, fille d'un pasteur réformé de Francfort d'origine huguenote, « déesse du silence » douée pour le dessin, le couple s'installa dans un vaste appartement d'une maison néo-Renaissance de la Königstrasse¹¹, doté d'un salon de musique d'où il pouvait apercevoir l'église

Saint-Thomas, où Jean-Sébastien Bach fut *cantor* de 1723 à sa mort en 1750. On doit au peintre Eduard Magnus¹² les portraits des nouveaux mariés représentés comme un couple de jeunes bourgeois : Felix montre un visage doux et sérieux, encadré de cheveux frisés et d'un collier de barbe noire. Il porte une jaquette sombre et une large lavallière nouée sur une chemise blanche. Lui faisant pendant, Cécile, coiffée de longues anglaises à la mode du temps, est vêtue d'une robe gris-bleu bordée de guipure blanche, que réchauffe une étole de fourrure. Elle tient à la main un modeste bouquet de fleurs.

En 1840, Mendelssohn reçut Franz Liszt à Leipzig et lui organisa plusieurs concerts. Le virtuose du piano fut impressionné par son hôte qu'il décrivit dans une lettre à Marie d'Agoult comme « un homme d'un talent remarquable et un esprit très cultivé qui dessine merveilleusement, joue du violon et de l'alto, lit couramment Homère en grec et parle avec facilité quatre ou cinq langues¹³ ».

À partir de 1842, justement célèbre, mais déjà fatigué, Mendelssohn dut partager son temps entre ses obligations à la cour de Berlin, ses engagements au conservatoire de Leipzig qu'il venait de créer, ainsi qu'au Gewandhaus où il accueillit Berlioz. Pour échapper au surmenage qu'entraînaient ses incessants déplacements entre les deux villes, Felix alla se reposer en Suisse avec sa femme, son frère Paul et sa belle-sœur Albertine. Il renouait ainsi avec le « pays de tous les pays » (*Land aller Länder*) qu'il avait découvert en 1822 à l'occasion d'un voyage en famille du côté d'Interlaken puis revu en 1831 à son retour d'Italie, lorsqu'il fit l'ascension du Rigi et improvisa sur les orgues baroques du monastère bénédictin d'Engelberg. « *Es ist wirklich in keinem Traum solch reizendes Land zu sehen, wie dies...* », écrivait-il, émerveillé par les paysages de la belle Helvétie¹⁴.

En avril 1847, Felix se rendit de nouveau à Londres pour diriger la première de son oratorio *Elias*, et s'arrêta au retour à Francfort où, pendant une répétition, il apprit la mort subite de sa sœur Fanny qu'il adorait. Durant l'été qui suivit cette tragédie familiale, Felix, son épouse, leur beau-frère Wilhelm et les enfants passèrent un mois dans un chalet de l'Oberland bernois où ils tentèrent de surmonter leur chagrin. Mendelssohn y composa le *Quatuor à cordes en fa mineur*, dessina beaucoup,

et fit une série d'aquarelles. Mais à son arrivée à Leipzig en septembre, épuisé et soudainement très affaibli, l'artiste dut s'aliter et mourut à son tour d'une attaque le 4 novembre de cette année fatale. Il avait trente-huit ans. La ville, qui avait si bien adopté le musicien, lui éleva une imposante statue en 1892, démontée par les nazis en 1936. Sa copie a aujourd'hui trouvé sa place non loin de celle de Bach, au chevet de l'église Saint-Thomas.

L'Écosse, la Suisse et l'Italie furent avec l'Allemagne les points cardinaux de la géographie de Felix Mendelssohn-Bartholdy et ses différents lieux d'inspiration musicale.

Si les paysages désolés des Highlands et des Hébrides, chers à Ossian et à Walter Scott, le fascinèrent, les beautés du *Bel paese* et de Rome lui firent découvrir de nouveaux mondes sonores, et celles de l'Helvétie, le calme des sommets et la discrète *Stimmung* d'une vie de famille heureuse.

Mendelssohn voyagea souvent avec ses proches. Il partagea avec eux son désir d'ailleurs et son intimité, mais il aimait toujours revenir à Leipzig, ville de son Gewandhaus, pour composer à l'ombre du grand cantor.

Musicien épris de silence, « funambule de la fragilité¹⁵ » pour qui les romances étaient *sans paroles (ohne Worte)*, il prolongea ses voyages musicaux par le dessin et l'aquarelle qu'il pratiqua avec élégance et talent.

Baden

«La capitale estivale du continent»

«Le petit salon français», devenu Baden-Baden en 1931, fut durant le XIX^e siècle «la capitale estivale du continent» et le lieu de villégiature d'un grand nombre de sommités européennes qui s'y rencontraient volontiers.

Lancée dès 1809 par l'ouverture d'une salle de jeu, la station thermale du grand-duché de Bade située dans la vallée verdoyante de l'Oos, un petit affluent du Rhin, devint à partir de 1830 l'endroit où il convenait de passer l'été. Installé à deux pas de la *Trinkhalle* et du *Kurhaus*¹, le casino ou *Conversationshaus* s'agrandit sous la direction de Jacques Bénazet, surnommé «le roi de Bade», et de son fils Édouard, deux Français qui avaient acquis la concession d'exploitation de l'établissement. Fréquentée chaque été par des représentants des cours de Bade, de Prusse, de Belgique, de Wurtemberg et de Bavière, la petite ville d'eaux, vantée par le Baedeker pour son élégance, sa gastronomie et son bon vin, fut, plusieurs décennies durant, le lieu de rendez-vous obligé pour les hommes d'État, les gens de lettres et les musiciens.

Édouard Bénazet, grand ordonnateur de ce *topos* culturel, fit construire en 1855 le nouveau casino, dû à l'architecte français Charles Séchan, ainsi qu'un jardin d'hiver, un salon Pompadour et une vaste salle de bal, que décora Pierre-Luc-Charles Ciceri². À côté des installations luxueuses qui accueillaient le «gratin»

politique, culturel et mondain de toute l'Europe, Baden, « le petit salon vert d'un pays sans capitale³ », se couvrit de somptueux hôtels, d'élégantes colonnades, de villas cossues, d'une église russe, d'un champ de courses et de parcs où se croisaient les nombreux curistes.



Déjà, en 1807, l'éditeur de Goethe, Johann Friedrich Cotta, avait transformé un ancien couvent de capucins en un hôtel qui prit le nom de *Badischer Hof*. Dans cet établissement considéré comme le mieux équipé de l'époque, où les chevaux bénéficiaient d'une piscine thermale, le poète berlinois Ludwig Tieck, qui venait y soigner sa goutte, y séjourna à quatre reprises entre 1810 et 1836 et le duc Karl August de Saxe Weimar y descendit plusieurs fois.

À partir de 1830, des écrivains français vinrent à leur tour se reposer ou soigner leurs états d'âme à Baden. Alfred de Musset, à peine rentré de Venise où il s'était séparé de George Sand, s'installa au *Zähringer Hof* en septembre 1834, « sans compagnon et sans chien », puis chez l'habitant où il écrivit un poème qui évoque l'atmosphère de la station badoise.

« En outre, pour mon compte, ayant quelque souci,
Je m'en fus prendre à Bade un semblant de campagne,

(Bade est un parc anglais fait sur une montagne,
Ayant quelque rapport avec Montmorency⁴.) »

Ce qui lui permit de porter un regard amusé sur les curistes.

« Les dames de Paris savent par la gazette
Que l'air de Bade est noble, et parfaitement sain,
Comme on va chez Herbault faire un peu de toilette,
On fait de la santé là-bas; c'est une emplette :
Des roses au visage, et de la neige au sein;
Ce qui n'est défendu par aucun médecin. »

Paul de Musset raconta que le séjour de son frère à Baden lui avait été bénéfique, mais Alfred s'y ennuya fort et se ruina au casino qui était

« ... comme un temple grec, tout recouvert en tuile,
Une espèce de grange avec un péristyle,
Je ne sais quoi d'informe et n'ayant pas de nom;
Comme un grenier à foin, bâtard du Parthénon ».

Dix ans plus tard, Alexandre Dumas fils descendit à l'*Englischer Hof*. Il était accompagné de la jeune et ravissante Marie Duplessis, le modèle de Marguerite Gautier, la célèbre *Dame aux camélias*; le couple avait précédé Gérard de Nerval qui, sans un sou en poche, écrivit à l'Hôtel du Soleil quelques *lettres de voyage* pour *Le Messager*⁵. Balzac, quant à lui, passa la fin de septembre 1845 au *Badhotel Hirsch* en compagnie de madame Hańska, avant de prendre en sa compagnie le chemin de Naples. Sans doute s'était-il souvenu des curistes de Baden lorsqu'il décrivit dans *La Peau de chagrin* « ... l'assemblée de ses joyeux malades. Ces oisifs au teint fleuri, ces vieilles femmes ennuyées, ces Anglais nomades, ces petites maîtresses échappées à leurs maris et conduites aux eaux par leurs amants [...] ».

Enfin, en 1865 et l'année suivante, Flaubert retrouva à Baden son vieux complice et ami Maxime Du Camp, curiste habitué des lieux, qui y mourut en 1894.

Lieu de villégiature favori des étrangers, Baden reçut au milieu du siècle de nombreux Russes attirés par le casino et par la vie mondaine du grand-duché, patrie de l'épouse du tsar Alexandre I^{er}. Venus de leurs lointains domaines avec leurs familles, leurs gouvernantes et leurs imposants bagages, ils rivalisaient d'élégance et de francophonie avec les résidents. En 1836, Nicolas Gogol fut le premier écrivain russe à y séjourner longuement. Descendu à l'Hôtel de Hollande, où il commença son *Tarass Boulba*, il fut suivi en 1852 par le romancier Ivan Gontcharov. En 1856, ce fut le tour de Tourgueniev. Arrivant de Paris, il rencontra Léon Tolstoï dans les salons du même hôtel. Dix ans plus tard, Fiodor Dostoïevski, habitué des salons de jeu de Wiesbaden, revint à Baden avec sa jeune et seconde épouse, pour perdre son argent au casino et se brouiller avec son ami Tourgueniev. Il ne l'accusait pas moins que de dénigrer le monde slave et de se comporter comme un Allemand. L'écrivain s'est souvenu de ces tristes journées badoises lorsqu'il dicta en quelques jours *Roulettenburg* qui devint le roman du *Joueur*⁷. En 1878, les curistes purent encore apercevoir la moustache de Nietzsche sous les tilleuls de la Lichtenthaler Allee et celle, non moins fournie, de Mark Twain, l'écrivain et chroniqueur américain, qui séjournait à Baden pour soigner ses rhumatismes et y écrire ses *Promenades européennes*.

Dès le début du XIX^e siècle, Baden attira également des musiciens, compositeurs et interprètes. Tous venaient y chercher le calme, l'inspiration, ou un public de mélomanes. En 1810, Carl Maria von Weber remonta la Gorge aux loups (*Wolfsschlucht*) proche de la ville dont il s'inspira pour écrire la célèbre scène de son *Freischütz*. À sa suite, Meyerbeer et Rossini vinrent à leur tour prendre les eaux, rejoints dès 1840 par Liszt qui se produisit six fois dans la salle de concert du *Kurhaus* au cours de sa longue carrière⁸.

Mais ce fut grâce à Hector Berlioz que Baden partagea avec Weimar la réputation de capitale européenne de la musique. En effet, à partir de 1853, le compositeur de *la Symphonie Fantastique* et de *la Damnation de Faust*, invité par Édouard Bénazet, dirigea plusieurs concerts et y créa son opéra *Béatrice et Bénédicte* le 9 août 1862. L'année suivante, l'installation pour plusieurs années dans la station thermale de la cantatrice

Pauline Viardot, fille du ténor Manuel Garcia, le créateur du *Barbier de Séville*, confirma la vocation musicale de la ville. Exilée pour ses idées républicaines dans le grand-duché, accompagnée de son mari et de ses quatre enfants, l'égérie française de Tourgueniev, sœur de l'illustre Maria Malibran, devint la muse musicale d'un petit groupe d'initiés et de mélomanes⁹. Pour plaire à sa maîtresse, le romancier russe loua un chalet où la diva organisa des concerts. Puis il fit construire sur le Lichtenthal une grande villa de style Louis XIII dans laquelle Pauline fit remonter son orgue Cavallé-Coll. Fréquenté par une pléiade de musiciens venus d'horizons divers, le salon de musique de « la Viardot » accueillit souvent Clara Schumann, célèbre pianiste, veuve du compositeur, qu'accompagnait parfois Johannes Brahms et de jeunes musiciens russes comme le compositeur Alexandre Borodine et Anton Rubinstein, la virtuose du piano.

C'est dans cette atmosphère musicale et littéraire, raffinée et bohème, que Tourgueniev écrivit *Fumée*, son roman de la désillusion amoureuse et de la critique des Russes, dont l'action se déroule dans le grand-duché. Il y composa également les livrets des opérettes que Pauline composait et mettait en scène pour la reine de Prusse.

Baden aurait pu n'être qu'une simple ville d'eaux pour riches étrangers soucieux de paraître et ayant la passion du jeu, mais grâce à son attrait incomparable, au luxe de ses installations hôtelières et au rayonnement de sa vie artistique et mondaine, elle attira une clientèle particulièrement distinguée et cosmopolite.

Ville de rencontres politiques et culturelles, Baden fut également, au cours du XIX^e siècle, un des hauts lieux de la sociabilité européenne. Sur la terrasse du *Kurhaus* se croisaient souverains et diplomates, gens de lettres et artistes; la Russie, la France et l'Allemagne impériale, royale et princière s'y côtoyèrent jusqu'à la guerre de 1870 qui mit fin à sa période heureuse¹⁰.

Géographie musicale d'un artiste cosmopolite

Franz Liszt

(Raiding, (Dobrzàn), empire d'Autriche 1811 –
Bayreuth, royaume de Bavière 1886)

Au cours de sa longue carrière de pianiste-virtuose, de compositeur et de chef d'orchestre remarqué, Franz Liszt traversa l'Europe à plusieurs reprises. Ses nombreux voyages, entrepris dès son plus jeune âge, le familiarisèrent avec des pays aussi différents que la France, l'Italie, la Hongrie, l'Allemagne et la Russie.

En compagnie de son père qui le guida sur le chemin de Vienne, puis sur les routes de Paris et de Londres, où l'attendaient un public enthousiaste et les applaudissements du roi George IV, l'adolescent aux cheveux blonds parcourut les capitales européennes et apprit peu à peu à fréquenter les grands de ce monde¹. De salons prestigieux en salles de concerts, d'un piano à un autre, le nouvel *enfant du siècle* imposa la virtuosité de son jeu et l'énergie de son talent juvénile.

Liszt fit son éducation sentimentale, culturelle et mondaine à Paris. Après la révolution de 1830, il fréquenta Balzac, Musset, George Sand, Hugo et Delacroix chez la princesse de Belgiojoso², et fit la connaissance de Chopin et de Berlioz, deux musiciens qu'il admirait.

Élégant, distingué, doté d'un charme singulier – ne venait-il pas de Hongrie? – ses grandes mains attiraient, comme son regard. Ses conquêtes féminines étaient ainsi nombreuses. En 1833, sa rencontre avec Marie d'Agoult le fit voyager de

nouveau, encourageant son intérêt pour la composition musicale. Injustement caricaturée par Balzac dans son roman *Béatrix*, la «Corinne du Quai Malaquais», d'origine allemande par sa mère, appartenait à l'aristocratie cultivée et cosmopolite³. Mariée, mais libre de ses déplacements, la nouvelle comtesse d'Agoult, née Marie de Flavigny, recevait chez elle le Tout-Paris littéraire et artistique. Mais c'est chez Chopin que Liszt rencontra cette femme intelligente, éprise d'indépendance, qu'il réussit à séduire. « Il l'a enlevée dans un piano à queue », laissait entendre la rumeur publique⁴.



Josef Danhauser, *Une matinée chez Liszt*, 1840.

La Suisse fut le premier pays que Liszt visita en touriste et non pas en pianiste. Pour échapper au scandale que suscita sa liaison avec Marie, de six ans son aînée, les amants partirent en août 1835 pour Genève où la comtesse mit au monde leur fille Blandine⁵. Renouant avec ses habitudes, la Parisienne accueillait dans son salon l'élite libérale de la ville, et Franz noircissait des pages de papier à musique. En effet, les paysages helvétiques et la lecture de Byron inspirèrent au compositeur des pièces pour le piano qu'il réunit dans le premier recueil

des *Années de pèlerinage*, carte musicale de l'Helvétie sur laquelle s'inscrivirent *Les Cloches de Genève*, *Le Lac de Wallenstadt*, *La Vallée d'Obermann* et *La Chapelle de Guillaume Tell*.

Trente ans plus tard, en octobre 1867, le vieux compositeur, entré dans les ordres mineurs depuis peu, revint en Suisse alémanique pour tenter de dissuader sa seconde fille Cosima, séparée de son mari – le chef d'orchestre et pianiste Hans von Bülow –, d'épouser le compositeur Richard Wagner dont il connaissait l'orgueil démesuré et l'engagement jaloux en faveur de *la musique de l'avenir*. Au bord du lac des Quatre-Cantons, la villa de Tribschen, qui avait servi de refuge à Wagner après son départ de Munich, fut le théâtre de la rupture entre le père et sa fille. Mais en 1872, réconcilié avec Cosima, devenue entre-temps Mme Wagner, Liszt se rendit à Bayreuth, pour assister à l'inauguration du Théâtre des festivals, où étaient montés les opéras de son gendre.

Après la Suisse, la découverte de l'Italie fut pour Liszt et Marie d'Agoult une expérience d'une grande richesse. En 1837, le couple partit de Paris pour Milan et s'arrêta dans le Beaujolais, chez Lamartine, au château de Saint-Point où le musicien conçut un nouveau cycle pianistique inspiré des *Harmonies poétiques et religieuses* de son hôte⁷.

Arrivés quelques jours plus tard à Bellagio au bord du lac de Côme, Franz et Marie louèrent la Villa Melzi, lieu de naissance de Cosima, leur deuxième fille. Dans un parc planté de cyprès et d'azalées, à l'écart des bruits du monde, les amants consacrèrent leurs journées à l'étude des arts et à la composition.

C'est dans ce cadre magnifique qu'il composa le deuxième livre des *Années de pèlerinage*, inspiré par l'Italie des musées et des bibliothèques, recueil qui glorifie Raphaël, Michel-Ange, ainsi que Pétrarque et Dante dont il magnifia la *lecture* par la *Fantasia quasi Sonata* qui s'y réfère⁸.

«Ayant parcouru en ces derniers temps bien des pays nouveaux, bien des sites divers, bien des lieux consacrés par l'histoire et la poésie, écrivait-il, ayant senti que les aspects variés de la nature et les scènes qui s'y rattachent ne passaient pas devant mes yeux comme de vaines images [...], j'ai essayé de rendre en musique quelques-unes de mes sensations les plus fortes, de mes plus vives perceptions⁹.»

En 1844, Liszt, qui présentait sa séparation avec Marie d'Agoult, écrivit à Venise quelques pages mélancoliques inspirées par les chants des gondoliers et le clapotis de l'eau sur les murs des palais bordant les canaux¹⁰. Onze ans plus tard, se souvenant encore d'un séjour à Florence, il écrivit la majestueuse et lyrique *Dante Symphonie* (*Inferno, Purgatorio, Magnificat*) que lui inspira le poète toscan.

De toutes les villes italiennes où le musicien vécut, Rome fut sans doute celle qu'il aima le plus. Il l'avait découverte en 1839 avec Ingres, alors directeur de l'Académie de France, qui avait été son guide dans les musées et organisait des concerts dans les salons de la Villa Médicis¹¹.

Deux décennies plus tard, en 1858, après avoir démissionné de ses fonctions de chef d'orchestre à Weimar, Liszt alla rejoindre à Rome la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein, rencontrée à Kiev en 1847, « *compagne de sa vie, firmament de sa pensée, prière vivante et Ciel de son âme* », qu'il espérait pouvoir épouser si le pape acceptait d'annuler le mariage qu'elle avait contracté en Russie dans sa jeunesse. Or, la réponse négative du tribunal apostolique, parvenue la veille de la cérémonie religieuse prévue à San Carlo – bien qu'elle fût suivie d'une acceptation ultérieure –, fut interprétée par les *promessi sposi* comme un signe divin et les fit renoncer à leur union. Dans l'ambiance confite en dévotion qu'entretenait la princesse, Liszt, éprouvé par la mort de son fils Daniel et de sa fille Blandine, composa deux *Légendes* pour le piano dont la première évoque *Saint François d'Assise prêchant aux oiseaux* et *Saint François de Paule marchant sur les flots*.

Transformé par son retour à la foi de sa jeunesse et mûri par les épreuves familiales, l'ancien séducteur, « le Don Juan de la musique¹² », surprit l'Europe entière en recevant les ordres mineurs de saint François en 1865. Portant soutane et chapeau rond, il se retira alors au couvent de la Madone del Rosario au Monte Mario, non loin de Rome, où le pape Pie IX, qui l'avait nommé commandeur de Saint-Grégoire, venait l'écouter jouer ses dernières œuvres religieuses sur un harmonium¹³. « Le diable s'est fait ermite », commentait ironiquement la comtesse d'Agoult¹⁴. De son côté, commençant une nouvelle vie, la princesse Carolyne s'installa seule, dans un appartement rempli de

livres d'où elle écrivait chaque matin une lettre à son cher Franz, avant de poursuivre ses travaux sur le bouddhisme et le christianisme. L'un comme l'autre avait retrouvé sa liberté et ses activités créatrices.

Promu chanoine d'Albano, Liszt fit encore plusieurs séjours à Rome après 1877. Invité par le prince-cardinal Hohenlohe à résider à Tivoli, il y écrivit les pièces les plus magistrales de son œuvre pianistique, notamment *Les Jeux d'eau des jardins de la villa d'Este* et la troisième *Mephisto-Valse*. Puis, en novembre 1882, il alla rejoindre à Venise sa fille Cosima et son mari qui passaient l'hiver au palais Vendramin Calergi au bord du Grand Canal, lieu de composition de ses déchirantes *Gondoles lugubres*.

L'année suivante, à Budapest, l'abbé aux cheveux blancs apprit la mort de Wagner dans la Cité des Doges. Très ému par la disparition de son vieux complice, il surmonta sa peine et partit pour Paris diriger ses dernières œuvres¹⁵. Enfin, devenu une véritable icône musicale itinérante, il fut reçu triomphalement à Londres pour un dernier concert, et applaudi à Windsor par la reine Victoria et le prince Albert.

L'Europe centrale, et en particulier l'Autriche-Hongrie, joua un rôle important dans la carrière du musicien qui resta, sa vie durant, très attaché à ses racines magyares.

En 1838, Liszt donna des concerts à Vienne au profit des victimes des inondations de Hongrie, ainsi qu'à Presbourg (Bratislava) et à Pest (Budapest) où ses compatriotes l'accueillirent comme un héros national. Puis, en 1846, après son premier séjour en Italie et sa séparation d'avec Mme d'Agoult, le pianiste adulé du public repartit en Europe centrale.

Pendant son séjour au bord du Danube, Liszt Ferenc, comme le nomment les Hongrois, entreprit la composition de ses célèbres *Rhapsodies* pour piano, sorte de fantaisies directement inspirées de rythmes tziganes et folkloriques¹⁶. À l'occasion de cette nouvelle tournée, « l'infatigable vagabond¹⁷ » se produisit à Lemberg (Lviv) en Galicie, à Iassy et Galatz dans le principauté de Moldavie (actuelle Roumanie), et jusqu'à Istanbul, où le sultan ottoman Abdülmedjid le reçut comme un prince au palais de Ciragan, non sans l'inviter à jouer devant les dames du sérail sur un piano Erard commandé spécialement à Paris¹⁸.

L'année suivante, fêté dans les confins de l'Europe, Liszt fit une tournée en Russie, à Odessa puis à Kiev. Dans la capitale ukrainienne, à la fin d'une soirée de bienfaisance, il fit la connaissance de la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein, née Ivanovska, qui allait devenir sa confidente bien-aimée puis son inséparable compagne. Invité par cette admiratrice au château de Woronince, en Podolie, au sud du pays, le musicien fut conquis par cette grande dame polonaise, riche et catholique, mariée à un prince russe protestant, souvent absent. Cette rencontre avec celle qu'il appela plus tard son « amazone mystique », sa « radieuse étoile du matin », était aussi inattendue qu'exceptionnelle. Cette femme, érudite et polyglotte, passionnée de littérature et de sciences religieuses, fumant le cigare et le narghilé, bouscula la vie du musicien au moment où il s'apprêtait à rejoindre Weimar pour y prendre ses fonctions de *Hofkapellmeister*. « ... Je ne puis marcher que vers vous et avec vous, lui écrivait-il, toute ma foi, toute mon espérance et tout mon amour se concentrent et se résument en vous – *et nunc et semper.* »

Liszt revint dans son pays natal en 1859 pour diriger sa *Messe solennelle*, commandée par le cardinal-primat pour la consécration de la basilique d'Estergöm (Gran), haut lieu du catholicisme national. Dix ans plus tard, il rendit un nouvel hommage à sa patrie, en composant successivement la *Messe du couronnement* de l'empereur François-Joseph, sacré roi de Hongrie, et un oratorio *La Légende de sainte Élisabeth* que lui avaient inspirée les fresques du château de la Wartburg, racontant la vie édifiante de l'épouse hongroise du landgrave Louis IV de Thuringe¹⁹. Enfin, en 1875, pour remercier ses compatriotes, Liszt accepta la présidence de l'Académie royale de musique de Hongrie et bénéficia, à ce titre, d'un confortable appartement dans les beaux quartiers de Budapest (aujourd'hui musée).

Au cours de sa longue carrière, Liszt fut également familier des États allemands. Artiste adulé, *le roi du piano* donna à Berlin, en 1841, vingt et un récitals en deux mois, dont plusieurs en présence du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV. Il poursuivit sa tournée à Prague, Dresde et Leipzig où Schumann et Mendelssohn l'accueillirent dans la vaste salle de concert du Gewandhaus. Il regagna ensuite Paris pour prendre congé de Mme d'Agoult et faire la connaissance de Richard Wagner,

compositeur au talent prometteur arrivé de Leipzig. Cependant, durant les trois étés suivants, Franz et Marie, bien que séparés, se retrouvèrent avec leurs enfants dans l'île de Nonnenwerth, sur le Rhin, proche du rocher de la Lorelei, hôtes d'une auberge située dans un ancien couvent de bénédictins. Dans ce lieu romantique chanté par les poètes, Liszt composa quelques *Lieder* sur un piano désaccordé et planta un platane dans le jardin des religieux le jour de ses trente ans. En août 1845, il se rendit encore à Bonn, ville natale de Beethoven, pour participer aux festivités données à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de la naissance du maître et inaugurer sa statue aux côtés de la reine Victoria d'Angleterre et du roi de Prusse²⁰.

Accompagné de la princesse Carolyne, dont les manières aristocratiques contrastaient avec celles, plus ordinaires, de Lola Montès²¹ et des comédiennes qui composaient habituellement son entourage, Liszt se rendit à Weimar, en 1848, pour prendre la direction de l'orchestre de la cour du grand-duc Carl Friedrich, mélomane averti et mécène à ses heures. Le musicien s'installa à l'*Altenburg*, spacieuse demeure que sa chère Polonaise meubla de pianos et remplit de livres, de plantes vertes et de tapis. Liszt se passionna pour ses nouvelles fonctions et fit bientôt de la petite capitale, connue surtout par ses écrivains, un haut lieu de la musique européenne. Il y composa ses deux *Concertos pour piano*, sa monumentale *Sonate*, et sa *Faust Symphonie*, hommage au grand Goethe et portraits musicaux des protagonistes de son drame : le docteur Faust, Marguerite et Méphistophélès²². Pendant plus de dix-huit ans, le *General Musik Direktor* conduisit l'orchestre de la cour, monta des opéras, invita des solistes et révéla au public, parfois déconcerté, les dernières œuvres de nouveaux artistes, Berlioz, Saint-Saëns et Wagner, dont il assura la première de *Lohengrin* en 1850 sous la direction de Hans von Bülow, futur mari de sa fille Cosima. En 1858, déçu par le nouveau grand-duc qui préférait le théâtre à la musique, lassé des rumeurs qui minaient sa vie privée, Liszt, attiré par d'autres cieux, donna sa démission et partit pour Rome retrouver la princesse qui l'avait précédé.

Dix ans plus tard, le compositeur, abbé en soutane et aux longs cheveux, revint seul à Weimar. Protégé par la grande-duchesse Sophie, le maestro passa plusieurs étés à la *Hofgärtneri*, maison bourgeoise, aujourd'hui musée, dans

laquelle il recevait des pianistes venus de partout pour suivre son enseignement.

Après la mort de Wagner en 1883, Liszt continua de se rendre à Bayreuth. Il fut témoin de la naissance du culte que Cosima commençait à rendre à son défunt mari, et assista à l'*invention de Bayreuth*. Épuisé par ses pérégrinations, le musicien européen, pourvoyeur de talents, y mourut des suites d'une pneumonie le lendemain d'une représentation de *Tristan*, le 31 juillet 1886.

Éternel errant et grand épistolier, Liszt s'intéressa peu aux moyens de locomotion qu'il emprunta pour traverser l'Europe. Il raconta en revanche que pour sa longue tournée en Russie en 1847 il se fit aménager une confortable roulotte, sorte de luxueux camping-car avant l'heure, dans laquelle il voyageait avec son valet de chambre et son secrétaire.

Possédant une excellente santé, contrairement à son ami Berlioz, le musicien ne semble avoir été gêné ni par le confort relatif de certains hôtels, ni par le climat des pays traversés. Très à l'aise en société, d'une grande générosité avec ses compatriotes et ses amis, en particulier Wagner, il écrivait régulièrement à ses enfants et fut le correspondant assidu de ses deux grandes aventures amoureuses, la comtesse Marie et la princesse Carolyne. Ses lettres, rédigées le plus souvent en français, auxquelles s'ajoutent ses écrits sur Chopin et sur la musique tzigane, font de Liszt un écrivain modeste certes, mais original, dont les qualités littéraires et documentaires, restées dans l'ombre de sa musique, sont à redécouvrir²³.

Si les voyages du pianiste-virtuose s'entremêlent et se perdent parfois dans la multiplicité des tournées, ils appartiennent à la légende de l'artiste, *vedette* incomparable de l'époque, et dessinent la cartographie de la vie musicale européenne du milieu du XIX^e siècle.

Par ailleurs, les voyages du compositeur furent étroitement liés à sa vie privée, celle du jeune amant découvrant la Suisse et les lacs italiens, du Hongrois chantant son pays natal, du chef d'orchestre consacrant ses séjours à Weimar à la musique allemande, et du vieil abbé, amoureux d'une princesse polonaise un peu bigote qui le fit revenir à l'Église et à Rome.

Les parcours européens d'un musicien *volant*

Richard Wagner

(Leipzig 1813 – Venise 1883)

Chef d'orchestre de théâtres de province, répétiteur, chef de chœurs, adaptateur, Richard Wagner eut une jeunesse errante, laborieuse et désargentée qui fut le laboratoire de son extraordinaire carrière musicale et poétique.

Né à Leipzig, la ville de Bach, cinq mois avant la terrible bataille des Nations qui opposa entre autres la Prusse et la Russie aux armées napoléoniennes, il fut, dès son enfance, confronté au remariage de sa mère et aux changements politiques de son époque. Pour le jeune homme ambitieux, convaincu de son talent, rêvant de grandeur et de célébrité, le chemin fut long et les étapes nombreuses avant qu'il pût accéder à la notoriété. Du théâtre de Magdebourg à celui de Königsberg, où il épousa la comédienne Minna Planer en 1836, le tâcheron de la musique se retrouva à l'Opéra de Riga qu'il quitta en 1839, poursuivi par ses créanciers, mais fier d'emporter avec lui la partition de *Rienzi*, son premier grand opéra.

En 1839, Wagner, sa femme et son chien embarquèrent pour la France sur un modeste voilier qui subit une effroyable tempête dans les détroits danois et dut faire relâche sur la côte norvégienne avant de se dérouter vers Londres. Cette traversée de la mer Baltique laissa à Wagner un pénible souvenir qui irrigua le livret et la musique du *Fliegende Holländer* (*Le Vaisseau fantôme*). Revisitant la légende du Hollandais maudit,

le compositeur, qui connaissait le poème de Heinrich Heine, fit de l'errant de la mer, héros de cet opéra spectaculaire, l'incarnation du voyageur de l'éternité¹.



Richard Wagner par Pierre-Auguste Renoir, 1882.

Après avoir passé une semaine outre-Manche, les Wagner débarquèrent à Boulogne le 20 août et se rendirent en malle-poste à Paris où ils descendirent dans un petit hôtel de la rue

de la Tonnellerie, situé près de la maison natale de Molière. Dépourvu de relations et d'argent, le couple dut fréquenter le mont-de-piété et Richard, pris au piège de cette existence de bohème qui ne lui plaisait guère, gagna péniblement la vie du ménage en composant des arrangements d'opéras italiens dont les Parisiens raffolaient.

Il écrivit également pour les gazettes des chroniques et des *nouvelles musicales*, sorte de contes non dépourvus de charme, d'inspiration autobiographique, qui narrent le mal de vivre des jeunes artistes². Accueilli fraîchement dans les milieux musicaux de la capitale malgré les encouragements de Liszt déjà célèbre, Wagner fit, en 1840, l'expérience humiliante et douloureuse de la pauvreté. Cependant, l'année suivante, il put emménager avec Minna dans une maisonnette de l'allée ombragée qui conduit au château de Meudon, où il termina la partition du *Vaisseau fantôme*.

En 1842, le couple se rendit à Dresde pour assister à la première de *Rienzi* à l'Opéra Semper. La représentation du 20 octobre 1842 eut un grand succès et le compositeur, nommé chef d'orchestre permanent du célèbre théâtre, put y monter *Le Vaisseau fantôme* en 1843 – un échec –, puis *Tannhäuser*, son premier *drame musical* deux ans plus tard. Mais en mai 1849, lorsque la Saxe se souleva contre son gouvernement autoritaire et rétrograde, Wagner, qui fréquentait l'*Assemblée patriotique* et sympathisait avec l'anarchiste Bakounine, passionné de musique et bête noire des conservateurs, prit part aux manifestations durant lesquelles l'Opéra fut incendié. Craignant d'être poursuivi, voire arrêté et emprisonné, le musicien quitta rapidement la ville grâce à l'aide opportune de Liszt qui lui fit remettre un passeport.

Après un court passage à Paris, Wagner gagna la Suisse, patrie des réfugiés politiques et lieu d'asile de la plupart des anarchistes européens, où il arriva en juillet, rejoint deux mois plus tard par Minna et sa fille, le chien et le perroquet. Ce nouvel exil commença dans la gêne et, dans l'attente de jours meilleurs, le compositeur termina la rédaction de trois essais, *Art et Révolution*, *L'Œuvre d'art de l'avenir*, *Opéra et drame*, dans lesquels il développa sa conception de « l'œuvre d'art totale », tout en terminant *Lohengrin*, son nouvel opéra que Liszt créa avec succès au théâtre de Weimar en 1850.

Durant les vingt années qui suivirent, Wagner vécut en Suisse les moments les plus féconds de son existence. En 1853, il donna à Zurich la première lecture de la *Tétralogie* dans un salon de l'Hôtel Baur et fit la connaissance du riche négociant allemand Otto Wesendonck et de son épouse Mathilde. Ce couple de mélomanes avertis proposa au compositeur de s'installer dans un ermitage entouré d'un potager qui jouxtait leur somptueuse résidence et possédait une vue imprenable sur les Alpes. Dans ce cadre champêtre, Richard se lia d'amitié avec sa bienfaitrice, jeune femme cultivée, musicienne et poète pour qui il éprouva une inclination de plus en plus vive.

« Elle m'écoutait comme Brünhilde écoutait Wotan », écrit plus tard le compositeur qui transposa sa passion pour Mathilde dans le poème et la partition de *Tristan et Isolde*. Wagner passa à Zurich une année heureuse en compagnie de ses bienfaiteurs, jusqu'au jour où il dut brusquement s'éloigner de sa bien-aimée et quitter la Suisse³.

En août 1858, Richard partit par le train pour l'Italie et découvrit pour la première fois Venise, cité mélancolique qui allait tenir une place importante dans sa vie. Installé à l'Hôtel Danieli, puis dans le somptueux palais Giustiniani, il écrivit, sous les plafonds de Tiepolo, le grand duo d'amour du deuxième acte de *Tristan*, puis, durant l'hiver qui suivit, *la Mort d'Isolde* qui clôt l'opéra.

Trois ans plus tard, Wagner retourna à Paris pour diriger les répétitions de *Tannhäuser* dont la première eut lieu le 13 mars 1861 au théâtre des Italiens, devant un public hostile, chauffé à blanc par les membres du Jockey-Club et les abonnés de l'Opéra, que seul Baudelaire défendit dans un article resté célèbre. Il fut rejoint par sa femme, qui arrivait de Vienne. Le couple réconcilié s'installa modestement rue Newton, près de la barrière de l'Étoile, puis rue d'Aumale.

En 1862, bénéficiant des mesures d'amnistie accordées aux révolutionnaires de 1848, Wagner rentra en Allemagne et passa une année à Bieberich près de Wiesbaden, au bord du Rhin. Installé dans une villa proche de la résidence des princes de Nassau, il entreprit *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg*, avant de partir en tournée en Saxe, en Russie et à Vienne, et de s'arrêter à Stuttgart où, le 3 mai 1864, il fut présenté au jeune roi Louis II de Bavière. Cette rencontre exceptionnelle

et les projets qu'elle suscita chez l'un comme chez l'autre permirent à Wagner, qui atteignait la cinquantaine, d'envisager la réalisation de ses rêves. C'est en effet grâce à la générosité sans mesure du nouveau souverain, admirateur passionné de l'œuvre du maître, auquel il écrivait des lettres enflammées, que *Tristan* put être créé à Munich le 10 juin 1865 devant un public déconcerté. Accusé d'être devenu le favori du roi, Wagner fut contraint de quitter la Bavière en décembre sous les sarcasmes de la cour.

Une fois encore, le compositeur se retira en Suisse et loua à Tribtschen, au bord du lac des Quatre-Cantons, une belle villa patricienne aux volets verts dans laquelle il s'installa avec sa jeune maîtresse, Cosima von Bülow, fille cadette de Liszt et de Marie d'Agoult, épouse séparée du chef d'orchestre ami du maître, qu'il avait rencontrée à Berlin.

En 1870, la mort soudaine de Minna et le divorce de Cosima permirent aux amants de se marier à Lucerne le 25 août. Six années durant, au cœur de la belle Helvétie, le couple entouré d'enfants et d'amis, dont le jeune Nietzsche, mena alors une vie bourgeoise, favorable à la création musicale de Richard⁴. En effet, dans le salon de musique qui donnait sur le lac et les montagnes, Wagner termina *Les Maîtres chanteurs* et poursuivit *L'Anneau du Nibelung*, trois journées précédées d'un *prologue* constituant une *Tétralogie*, dont la création à Bayreuth en 1876 allait faire entrer le compositeur au Walhalla des musiciens. Ce fut aussi dans cette « île des bienheureux » que, le matin de Noël 1870, Richard offrit à Cosima en cadeau d'anniversaire l'émouvant *Siegfried Idyll* qu'interprétèrent quelques musiciens dans le vestibule de la maison.

Depuis longtemps Wagner ambitionnait de faire construire un « théâtre-temple » qui pourrait présenter ses drames musicaux dans d'excellentes conditions acoustiques et scéniques. Dans ce but, il fit un voyage de reconnaissance à Bayreuth, capitale d'un ancien margraviat du nord de la Bavière au riche passé culturel, qui fut choisie pour accueillir le *Théâtre des fêtes* destiné à la présentation exclusive de ses opéras⁵. En août 1876, le premier festival présentait l'intégrale de *L'Anneau du Nibelung* (*Der Ring des Nibelungen*) devant un parterre d'invités, le roi de Bavière, le Kaiser Wilhelm et l'empereur don Pedro du Brésil.

En 1876, Wagner effectua un deuxième voyage à Venise en compagnie de Cosima qui découvrait ainsi son Italie natale. Le couple passa huit jours à l'Hôtel de l'Europe, puis se rendit à Sorrente, près de Naples, où leur amie Malwida von Meysenbug séjournait avec ses amis philosophes Paul Rée et Frédéric Nietzsche avec qui Richard se brouilla⁶. S'arrêtant à Rome au retour pour saluer Liszt, Richard et son épouse firent la connaissance du comte de Gobineau, diplomate et écrivain français, auteur de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*, qui devint leur ami et fut invité au festival de Bayreuth à deux reprises.

Quatre ans plus tard, voulant poursuivre la composition de *Parsifal* loin des grisailles de la Franconie, le vieux maestro, bougon et renfrogné, et son omniprésente épouse, prirent de nouveau la route de Naples. Au cours de ce voyage qui les conduisit sur la côte amalfitaine, ils montèrent à dos d'âne à Ravello, où ils tombèrent amoureux du petit cloître médiéval et des jardins suspendus de la Villa Rufolo, qui inspirèrent aussitôt au dramaturge ébloui le décor du parc de Klingsor au deuxième acte de l'opéra. Quelques semaines plus tard, de passage en Toscane, Wagner trouva également dans la polychromie des marbres de la cathédrale de Sienne la décoration de la salle des chevaliers du Graal, lieu de « L'enchantement du vendredi saint ».

L'année suivante, les Wagner se rendirent à Palerme où Richard, qui avait trouvé dans la cathédrale arabo-normande de Monreale le décor de Montsalvat, termina la partition de *Parsifal* le 13 janvier 1882, sur la terrasse de l'Hôtel des Palmes. Quelques jours plus tard, sous les ors du palais Valguarnera-Gangi, c'est un maestro fatigué qui posa pour le peintre Auguste Renoir. Il en résulta un austère portrait du compositeur allemand⁷. Durant l'été 1883, *Parsifal* fut donné seize fois à Bayreuth, et l'intérêt que suscita cet impressionnant « drame sacré » consacra Wagner comme le maître incontesté de *la musique de l'avenir*.

En septembre 1882, épuisés par leurs obligations mondaines, Cosima et Richard, dont la santé faiblissait, décidèrent de passer l'hiver en famille dans la Cité des Doges. Ils s'installèrent alors avec gouvernantes et domestiques au palazzo Vendramin Calergi, dans un magnifique entresol d'une vingtaine de pièces

que louait le prince de Parme, où ils eurent la visite du vieux Liszt⁸. La présence sur le Grand Canal du célèbre compositeur admiré dans l'Europe entière faisait la fierté des Vénitiens, mais le 13 février 1883, Wagner, victime d'une crise cardiaque, s'éteignit à l'âge de soixante-dix ans dans la ville qu'il avait tant aimée. Sur une façade de l'illustre demeure, quelques vers du poète Gabriele d'Annunzio, gravés sur une plaque, commémorent aujourd'hui le souvenir du compositeur : « *In questo palagio / l'ultimo spiro di Riccardo Wagner / odono le anime perpetuarsi come la marsa / che lambe i marmi*⁹. »

La dépouille du maître, transportée à Bayreuth par le train, fut enterrée avec solennité dans le jardin de Wahnfried ; l'ultime voyage du musicien, son dernier retour en Bavière, ouvrait la porte au *Souvenir wagnérien* et annonçait ses célébrations à venir.

Musicien hors normes, scénographe novateur, Wagner fut aussi un écrivain prolifique, passionné de politique, de philosophie et d'esthétique. À Venise, il corrigea ses écrits de jeunesse et compléta son autobiographie, intitulée *Ma vie*, publiée dans une version expurgée en 1911 par Cosima. Et enfin, il rédigea en 1880 un essai intitulé *Religion et Art*. Ces ouvrages, auxquels s'ajoutent les livrets d'opéras, la correspondance et les journaux intimes, forment un corpus d'une grande richesse, qui est inséparable de l'œuvre musicale.

Souvent coiffé d'un grand béret de velours noir, vêtu d'élégants gilets de satin et de somptueuses robes de chambre qu'il faisait venir de Paris, portant beau malgré sa petite taille, son menton en galoche et son nez busqué, le prince de l'opéra, amateur de luxe, portraituré par l'artiste bavarois Franz von Lenbach, s'était substitué depuis longtemps au jeune musicien désargenté. Avec Cosima, la grande dame au profil d'oiseau qui veillait jalousement sur son époux, son aîné de vingt ans, ils formèrent un couple amoureux et complice, conscient de la singularité et du génie de l'artiste qu'il convenait de protéger et de magnifier en tous lieux ; l'immense succès du festival de Bayreuth et sa pérennité leur doivent tout.

Wagner voyagea par nécessité, mais sa correspondance et ses longs séjours en Suisse et en Italie témoignent de sa sensibilité à l'esprit des lieux. De Leipzig à Riga, de Paris à Zurich, de

Bayreuth à Munich et à Palerme, il parcourut l'Europe à la recherche de son Graal¹⁰.

Nombreux sont aussi les voyageurs qui traversent ses drames musicaux. En effet, le Hollandais vogue sur les océans pour l'éternité et Tannhäuser se rend en pèlerinage à Rome. À leur tour, le dieu Wotan parcourt le monde vêtu du costume du *Wanderer* germanique, coiffé d'un grand chapeau dissimulant son visage, Siegfried « voyage » sur le Rhin et Parsifal rejoint Montsalvat après une longue errance rédemptrice. Les voyageurs des opéras de Wagner ont accompagné le compositeur au long de sa vie et furent pour lui, comme pour Cosima, des vecteurs d'éternité.

« "Wandrer" » heiss mich die
Welt;
veit wandert' ich schon :
auf der Erde Rücken
rührt'ich mich viel. »

Le monde m'appelle
« voyageur » ;
j'ai été loin déjà :
sur le dos de la terre
j'ai beaucoup bougé¹¹.

L'invention de Bayreuth

Dès le milieu du xvii^e siècle, la petite ville de Bayreuth, située en Haute-Franconie, au nord de la Bavière, résidence de la cour des Hohenzollern-Ansbach, (*Markgräfliche Residenzstadt*), s'était intéressée aux arts et aux lettres. Un siècle plus tard, la margravine Wilhelmine, sœur du Grand Frédéric, éminente claveciniste, auteur d'intéressants *Mémoires* écrits en français et correspondante de Voltaire, avait fait de sa capitale un petit Weimar avant l'heure¹. Elle y avait ouvert un salon de conversation, construit un théâtre à l'italienne – somptueusement décoré par l'architecte italien Giuseppe Bibiena –, aménagé le nouveau château (*Neues Schloss*) et édifié à la campagne de ravissants pavillons rococos (*L'Ermitage* et le *Schloss Fantasie*). Ville universitaire depuis 1742, la cité avait été le cabinet d'écriture de l'écrivain Jean Paul (Richter) de 1804 à 1825.

Lorsqu'en avril 1871 Richard et Cosima Wagner découvrirent Bayreuth, la cité princière, riche d'un important passé culturel, leur parut idéale pour réaliser leurs rêves de musique et de spectacle. Grâce à l'appui financier du roi Louis II, sollicité à plusieurs reprises, et à celui des notables de la ville, la pose de la première pierre du Théâtre des fêtes (*Festspielhaus*) eut lieu le 22 mai 1872, et le bâtiment, érigé sur la « colline verte » voisine du centre de la ville, fut inauguré le 18 août 1876, à

l'occasion du premier festival auquel assistèrent plusieurs têtes couronnées et un aréopage d'artistes et d'écrivains venus de toute l'Europe ; *Bayreuth* était née et lancée².



Palais des Festivals, Bayreuth, c. 1895.

En 1874, Wagner s'installa avec sa famille et sa nombreuse domesticité à la Villa Wahnfried que lui avait offerte le roi de Bavière. Dans un salon orné de lourdes tentures, le maître recevait amis, mécènes, musiciens et chroniqueurs qui suivaient le festival dont la renommée franchit rapidement les frontières. Sur la façade principale de la maison, à côté d'une décoration montrant le dieu Wotan flanqué des muses de la poésie et de la musique, Wagner fit graver l'inscription qui accueille toujours le visiteur : « Hier wo mein Wahn Frieden fand – Wahnfried – sei dieses Haus von mir bennant³. »

Encouragés par le prestige politique du nouveau Reich né en 1871, et par la notoriété du roi de Bavière, connu pour ses extravagances de bâtisseur, Wagner et Cosima *inventèrent* le concept de festival et lui donnèrent ses dimensions artistiques, idéologiques et commerciales dont certaines durent encore. Créant sa propre liturgie, le festival de Bayreuth, devint le

lieu d'un «pèlerinage» international unique en son genre. Comme l'écrivait le musicologue Albert Lavignac, on s'y rendait «comme on veut, à pied, à cheval, en voiture, à bicyclette, en chemin de fer et, ajoutait-il, le vrai pèlerin devrait y aller à genoux. Mais la voie la plus pratique au moins pour les Français, c'est le chemin de fer⁴».

Ce «pèlerinage», qui comprenait le voyage, le séjour et les représentations des opéras de Wagner, devint peu à peu un phénomène culturel et mondain dont s'empara la société aristocratique, bourgeoise et artistique de nombreux pays, jusqu'au Brésil, et y compris en France malgré les sentiments antiallemands qui suivirent la défaite de 1870. La musique du maître s'était finalement imposée.

Chaque été, après avoir rituellement entendu la 9^e *symphonie* de Beethoven au Théâtre des margraves, les wagnériens de stricte observance et leurs disciples, industriels richissimes, politiciens décorés, élégantes couvertes de perles, écrivains et artistes en tenue de soirée, montaient en longs cortèges vers le saint des saints pour assister aux représentations. Ils participaient ainsi à une liturgie qui, après la mort du maître en 1883, se perpétua sous la direction de Cosima, dans le respect immuable des règles qu'il avait fixées.

Topoi artistique inégalé, première grande manifestation d'art lyrique consacrée à un artiste sacralisé de son vivant, haut lieu de rencontres musicales et diplomatiques, le festival de Bayreuth fut à la fin du XIX^e siècle l'événement musical le plus important en Europe dont le rayonnement fut exceptionnel; avec Bayreuth, le wagnérisme était né. Il perdure aujourd'hui encore malgré les aléas de l'Histoire.